

LES BALKANS JOUET DE LA POLITIQUE DES PUISSANCES  
EUROPÉENNES PENDANT LES XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES

Les projets d'une croisade contre les Turcs, le «Saint voyage de Turquie», expression déjà consacrée au XV<sup>e</sup> siècle, sous le prétexte de libérer les Lieux Saints, et par extension les chrétiens soumis au joug des infidèles Turcs, mais visant en réalité le démembrement de l'empire Ottoman, ont fait fureur.

Dans l'ensemble, les projets en question furent édités et étudiés par T. G. Djuvara<sup>1</sup> et Aziz Suryal Atija<sup>2</sup> et *passim* par une pléiade des savants dès le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Le «Saint», ou pieux «voyage» avait perdu son sens dès le XV<sup>e</sup> siècle. Les puissances et les Princes chrétiens de l'Europe attirés par les richesses du Levant projetaient et préparaient des expéditions contre l'Empire Ottoman. J'ai eu l'occasion en dépouillant les Archives de France, de tomber sur des projets concernant seulement l'occupation des provinces européennes du vaste Empire Ottoman (c'est-à-dire des Balkans) qui datent tous de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Je souligne qu'il ne faut les voir que comme projets caractérisant la mentalité de l'administration de l'époque.

La plupart de ces projets sont français. Pourtant les auteurs nous parlent aussi des projets d'autres pays européens hostiles à priori à la France.

Il faut ajouter que la partie inverse ou contraire, c'est-à-dire les projets visant la conservation de l'Empire Ottoman ont été jusqu'à présent pratiquement négligés<sup>4</sup>.

Derrière tous ces projets, se cachent les intérêts commerciaux des états Européens, qui n'ont jamais vu dans le Levant autre chose que le commerce et le profit qu'ils pouvaient en tirer. Pour monopoliser le commerce, chacun d'eux a signé des accords avec les Ottomans et il a «protégé» les peuples assujettis aux Turcs, quand il y avait quelque chose à en tirer.

1. *Cent projets de partage de la Turquie (1270-1913)*, Paris 1914.

2. *The Crusade in the later Middle Ages*, Londres 1938.

3. L. Drapeyron, «Un projet français de conquête de l'Empire Ottoman au XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles», *Revue de deux Mondes* (1876) (novembre-décembre), 122-147 etc.

4. Un tel projet conservé aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères Mem. et Doc. Turquie, tome 136 (1781-1811) écrit par J. Sulkowski noble polonais au service de l'armée de Napoléon, fut le sujet d'une communication au VII<sup>ème</sup> Congrès International des Slavistes en Varsovie (21-27 août 1973), présentée par Mme Vasiliki Papoulias.

Les projets du démembrement ou de la conservation de l'Empire Ottoman, et en conséquence ceux de l'affranchissement des peuples Balkaniques furent conçus en parfait accord avec les intérêts de ceux qui les projetaient et les préparaient.

Quant aux peuples des Balkans, qui n'ont jamais accepté le joug Ottoman, ils n'ont jamais capitulé, n'ont jamais cessé dès le début, de lutter pour se libérer. Les Albanais les premiers sous Scandemberg ou George Castriotis; les Grecs de Maïna avec les autres peuples au début du XVII<sup>e</sup> : mouvement connu comme celui du Duc de Never pour la libération des peuples Balkaniques (1603-1625)<sup>1</sup>; le mouvement de Rigas Velistinlis ou Ferraios (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). Les bandes des «brigands», grecs bulgares et serbes, les Κλέφτες, les Heidouts et les Haidoucs, en (1806-1807); les grecs avec Vlachavas en Thessalie (et parmi les brigands de Vlachavas il y avait aussi des Turcs revoltés contre les vexations des Pachas), les Bulgares et Macédoniens de Cara-Hasan<sup>2</sup> en Rhodope (en 1806-1807) en ont fait voir de toutes les couleurs aux occupants; les luttes de Karageorgević en Serbie (1806ss) et la Révolution grecque de 1821, en témoignent.

Mais je n'insiste pas, nous connaissons tous notre histoire et nos chansons populaires chantent nos luttes. Le dépouillement des Archives Européennes, balkaniques et turques, permettra un jour de connaître mieux et d'une façon ininterrompue l'histoire des luttes des peuples balkaniques contre l'occupant Ottoman.

Les quelques documents des Archives de France que je présente aujourd'hui n'épuisent pas le sujet. Je souligne qu'il ne s'agit pas de pièces choisies, je suis tombée par hasard sur les documents que j'utilise.

Il s'agit des documents suivants:

1) M.A.E.,<sup>3</sup> MEMOIRES ET DOCUMENTS, RUSSIE, T. 16, 1770-1778, FF. 205-221: *Mémoire sur l'état actuel de l'Europe dans son rapport avec les dispositions hostiles qui se font sur les frontières du Grand Seigneur, juillet 1783, signé de Castries Marechal.*

2) M.A.E. TURQUIE, T. 15, 1783-1799, FF. 5-24: *Notions sur l'état actuel de l'Empire Ottoman, may 1783 (sans signature). Projets des Russes et du Saint-Empire (= Autriche-Hongrie).*

1. Στ. Παπαδοπούλου, *Η κίνηση του Λούκα του Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα για την απελευθέρωση των βαλκανικών λαών (1603-1625)*, Θεσσαλονίκη 1966.

2. Ministère des Affaires Étrangères. Correspondance Consulaire, Jannina, t. I (1800-1807), ff. 96-97.

3. M.A.E. = Ministère des Affaires Étrangères de France. Archives.

- 3) M.A.E., TURQUIE, T. 15, 1787, FF. 136-139: *Mémoire sur la Turquie, de Mr. Montmorin, Ministre des Affaires Étrangères.*
- 4) M.A.E., RUSSIE, T. 16, 1787, FF. 273-285: *Mémoire concernant les affaires du Levant (sans signature).*
- 5) A.N.P.,\* A. F. 74, DOSSIERS 304-310, DOCUMENT NO. 6009,1887 (14 MISSIDOR AN 4): *Mémoire. Extraits d'une mémoire sur le commerce du Levant et sur nos intérêts politiques et commerciaux en 1787 (anonyme).*
- 6) M.A.E., CORRESPONDANCE COMMERCIALE, SALONIQUE, T. 15 BIS, 1798, FF. 154-155: *Projet de Félix (Il existent trois projets de Félix, plus tard Beaujour) pour la conquête de la Grèce.*
- 7) M.A.E., TURQUIE, T. 15, 1798, FF. 254-266, 267-279: *Projet du même et mémoire du même Félix daté du 5 vendémiaire 1798.*
- 8) A.N.P., A.F. 75, 1798, DOSSIER 309: *Du même Félix Beaujour: Mémoire sur les moyens d'attaquer la Turquie par la Grèce (47 pages).*
- 9) M.A.E., TURQUIE, T. 33, 1808, FF. 93-147: *Projets de partage de Turquie.*
- 10) M.A.E., TURQUIE, T. 35, 1808, DOCUMENT NO. 7: *Mémoire sur le partage de la Turquie Européenne signé d'Hauterive, 1808.*
- 11) M.A.E., CORRESPONDANCE CONSULAIRE, JANNINA, T. 1-8, 1806-1816: *Projets ou Pensées de François-Hugues Pouqueville.*
- 12) M.A.E., RUSSIE, T. 28, 1821-1834, FF. 25-43: *Mémoire sur le demelé de la Russie et de la Porte Ottomane, 22 avril 1822.*
- 13) M.A.E., PERSONNEL, T. 20, 1822, FF. 37-176: *Esprit de Cousinery aux ff. 136-141: Considération sur l'état actuel de la Turquie par rapport à la France, Paris le 20 décembre 1822.*
- 14) M.A.E., TURQUIE, T. 35, 1827, FF. 332-355: *Rapport sur l'état civil et politique des provinces européennes par Mr. de Haller.*
- 15) M.A.E., RUSSIE, T. 28, 1828, FF. 197-225: *Question sur la guerre d'Orient, sur les éventualités qu'elle peut amener et sur la part que la France peut y prendre, 30 mai 1828, Signé Lesur, publiciste des Affaires Étrangères.*

\* A.N.P. = Archives Nationales de Paris.

On ajoutera l'imprimé à Constantinople chez Bogossa Armenien, 1798, 4 octobre «Avis aux Grecs» traduit en français de la même époque, signé Philopatris Elefteriadis<sup>1</sup>.

On verra par leur texte qu'il n'y a pratiquement pas eu un état chrétien qui s'intéressât vraiment au sort des peuples balkaniques assujettis aux Ottomans. L'objet visé en était de s'approprier la partie européenne au moins, de l'Empire Ottoman avec l'aide des peuples balkaniques qui auraient dû se battre pour changer de maîtres dans des conditions — en apparence — plus libérales. Quand ils échoueraient ils diviseraient les Balkans pour régner sur eux.

Je le répète les richesses commerciales de l'Empire Ottoman et le monopole du commerce furent l'axe de la politique des pays Européens.

L'aide aux peuples balkaniques était accessoire.

Les gouvernements de l'Europe étaient d'accord avec Mably<sup>2</sup> qui dans son *Droit Public, de l'Europe*, ch. 6 écrit: «qu'il importe à tous les peuples qui font le commerce du Levant, que la Grèce et les autres provinces Ottomanes soient entre les mains d'une nation oisive et paresseuse, et qui ignore l'art de tirer partie des avantages de sa situation».

Les philhellènes, les amis des Bulgares, des Serbes, des Roumains furent des individus, *des révoltés, des romantiques*, qui sont venus à titre personnel et ont lutté à côté des peuples balkaniques contre les Turcs et ils ne sont en aucune manière représentants de la volonté de leurs gouvernements.

Si ils représentent quelque chose, ce sont leur peuples respectifs. Les sentiments populaires des Européens étaient pour les peuples Balkaniques<sup>3</sup>.

Les peuples balkaniques ont le grand mérite d'avoir gagné une «certaine liberté», grâce à leurs luttes.

Les puissances et états européens, de plus, après le congrès de Vienne (1814-1815) refusèrent d'aider les chrétiens du Levant, toutes les fois qu'ils

1. J'ignore l'original grec de ce texte. Il n'est pas signalé nul part (Vrettos, Legrand, etc.). L'auteur essaye de détourner les Grecs des Russes.

2. Gabriel Mably, *Droit Public de l'Europe*, ed. 1742 et 1746. Il est traduit aussi en grec. Mably est aussi l'auteur de: *Observations sur les Grecs*, Genève 1766. (Je ne l'ai pas trouvé).

3. Des comités d'aide aux Grecs ont poussé partout en Europe. Une chose significative est que ces comités s'appelaient «Comités philanthropiques en faveur des Grecs». Voir Bailly de Blois, *Documents relatifs à l'état présent de la Grèce. Rapport aux membres du comité philanthropique en faveur des Grecs*, Paris, sans date.

Blois a apporté de l'aide en munitions et nourriture aux Grecs en 1827. Il est resté en Grèce jusqu'au 24 mai 1830. Les Grecs l'ont fait «citoyen Grec». On peut conclure que sa brochure fut imprimée après son retour à Paris.

essayèrent d'acquérir leur liberté. Ils allèrent même jusqu'à la reconnaissance «officielle» et diplomatique du droit du Grand Seigneur de châtier des sujets rebelles<sup>1</sup>.

M.A.E., MÉMOIRES ET DOCUMENTS, RUSSIE, T. 16, 1770-1778

**ff. 205-221.** 13 juillet 1783. Mémoire sur l'état actuel de l'Europe dans son rapport avec les dispositions hostiles qui se font sur les frontières du Grand Seigneur. Signé de Castries.

Accord entre l'Empereur Romain et l'Impératrice de Russie visant le démembrement de l'Empire Turc et plus particulièrement de chasser les Turcs de l'Europe.

#### Extraits

f. 206<sup>v</sup>... et que dans le cours de deux campagnes les Turcs seront chassés d'Europe si la France ne s'y oppose. [f.207<sup>r</sup>]... le commerce de la Méditerranée sera la proie des souverains qui deviendront possesseurs de Constantinople, de la Grèce; parce que ceux qui régneront auront un avantage immense sur les autres puissances de l'Europe qui y commercent aujourd'hui.

De toutes ces Puissances il n'en est aucune qui ait un aussi grand intérêt [f. 207<sup>r</sup>] que la France à la conservation et l'intégrité des États du Grand Seigneur.

M.A.E., TURQUIE, T. 15, 1783-1799

**ff. 5-24.** Notions sur l'état actuel de l'empire ottoman, mai 1783. Il traite les projets des Russes et des Impériaux (=Autriche-Hongrie).

#### Extraits

f. 14<sup>r</sup> L'Empereur recrute parmi les Albanais et les Grecs. Parthenius de Patras qui avoit été un des plus ardents à souslever les [f. 14<sup>v</sup>] Grecs en faveur des Russes (en 1770) et qui s'était réfugié à Petersburg a été attiré par l'Empereur (=d'Autriche-Hongrie) il réside à Pest, où on lui fait une sorte considérable et d'où il entretient de correspondance avec tous les Grecs.

1. Fontanier Viktor, *Voyages en Orient entrepris par ordre du Gouvernement français de l'année 1821 à 1829*, Paris 1829, p. 34.

f. 55<sup>r</sup> Recruteurs autrichiens en Grèce, ou Grecs, officiers de l'armée de l'Empereur. J'ai reçu une lettre de Jannina qui m'apprend que des recruteurs autrichiens en ont amené 900 hommes vers les premiers jours de février, et que plusieurs d'entre eux sont partis pour aller jusqu'à Larissa en Thessalie. Des officiers Grecs au service de l'Empereur depuis plusieurs années voyagent dans la Grèce sous divers déguisements. Le peuple (=les Grecs) commence à le regarder comme leur libérateur et à lui accorder cet attachement qu'il avoit eu jusqu'à présent pour la Russie.

f. 15<sup>r</sup>-16<sup>r</sup> Détails sur les fautes des Russes en Archipel et à Patras. En 1770. [f.17<sup>r</sup>-18<sup>r</sup>] Sur les Maniotes qui n'ont jamais payé tribut aux Romains, les Empereurs des Grecs, les Vénitiens et les Turcs. [f. 18<sup>v</sup>] Les officiers au service de l'Empereur parcourent le pays, ils ont levé le plan des châteaux de Patras, ont fait des sondes à Navarin, Modon, aux côtes de l'Albanie et à Raguse.

f. 21<sup>v</sup>...de toute les conquêtes que l'Empereur semble méditer, la seule qui fut réellement funeste à la France c'est celle de la Grèce... Il faudrait envoyer en Albanie et en Morée des agents adroits qui fissent douter les Grecs de promesses qu'on leur prodigue; qui leurs [f. 22<sup>r</sup>] rapelassent les malheurs qu'ils ont déjà éprouvé, qui fissent imprimer un état effrayant des taxes que payent les sujets de l'Empire et qui surtout les assurassent de la protection de la France s'il était possible de faire entendre au Grand Seigneur que son intérêt exige aujourd'hui d'alléger le poids de la servitude pour la quelle gemissent les Grecs, et de leur accorder surtout l'apparence de la liberté à laquelle ils seront plus sensibles qu'à des avantages plus réels; alors on leurs feroit sentir que c'est à la France seule qu'ils doivent leur bonheur; ils s'accoutumeront à regarder le Roy comme leur protecteur et lors de la chute de Turcs, on trouveroit dans leur affection des moyens puissants de maintenir cet equilibrium qui fait aujourd'hui la base de tout système politique; en même temps que les agents de la France iroient secrètement rassurer l'esprit des Grecs et des Albanois contre la seduction de l'Empereur, on pourroit déterminer la Porte à mettre en état de deffence [f. 22<sup>v</sup>] ses provinces frontières, à enregimenter tous les Bosniaques, les Albanois et les Macedoniens; à former des milices de Grecs, aux quels on donneroit des officiers de leur nation, à recevoir dans ces nouvelles troupes composées des sujets chrétiens des Étrangers qui puissent les instruire; à former surtout un corps d'artillerie étrangère et à substituer un grand nombre de pièces de campagne et d'obusiers à ces enormes et inutiles canons qu'ils traient après eux qu'ils perdent chaque fois qu'ils sont attaqués. Il seroit facile de relever les châteaux de Patras, bien importants puisque de leur conservation dépend le sort de la Morée, et d'y

construire des batteries à fleur d'eau et des casemates qui suffiroient les mettre en deffence. On etablira des rédoutes et des batteries dans tous ces passages formés par de montagnes de deffence les [f. 23<sup>r</sup>] plus faciles, mais il faut connoitre parfaitement le local. Il y a quatre points également importants et également faciles à garder pour préserver tous les midi de la Grèce.

1) L'entrée du Golfe de Corinthe dont on reparera les chateaux, et dans lequel croiseront quelques petites Galiotes pour intercepter toute communication dans le cas où les montagnars se seroient soulevés à l'instigation de l'Empereur.

2) La vallée de *Tempé* qui couvre au Nord toute la Thessalie et que quatre pièces de canons peuvent deffendre contre une armée; j'ai levé un plan très exact de cette contrée jusqu'alors à peu près inconnue.

3) Le passage de Thermopyles trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler.

4) Le passage de l'Isthme de Corinthe aussi facile a deffendre. Il y a sans doute fort loin de ces points à ceux par les quels l'Empereur commencera ses hostilités contre les Turcs.

f. 23<sup>v</sup> Mais il seroit à craindre que les habitants de tous les pays au Nord de la Morée, ne profitassent de ces premiers instants de trouble, pour se jeter sur cette riche Province, qu'ils ont déjà tant pillée, ou que les Albanois chretiens gagnés par l'Empereur ne vinssent pour faire soulever les Grecs se joindre à eux et concerter leurs operations avec les *Maniotes*, qui ne manqueroient pas alors de sortir de leurs Montagnes.

Le Grand Seigneur ne sauroit dans les circonstances où il se trouve faire de trop grands sacrifices à la crainte de voir soulever la Grèce qui prendroit ce parti sans aucun danger, tandis que les troupes Turques seroient toutes en Bosnie opposées à l'armée de l'Empereur. Ce n'est qu'en allegeans le joug des Grecs, en les delivrant de ces institutions odieuses de ces marques d'esclavage qui les indignent, qu'il peut eviter cet orage.

Cesser de craindre ses sujets et en tirer quelqu'utilité ce n'est qu'à ce prix qu'on peut leur faire abandonner les esperances de [f. 24<sup>r</sup>] liberté qu'ils ont conçues (Les Grecs bien entendu).

(Sans signature)

M.A.E., TURQUIE, T. 15, 1787

**ff. 136-139.** Mémoire sur la Turquie par Mr. de Montmorin, 1787, Ministre des Affaires Étrangères.

f. 136<sup>r</sup> ...Le danger qui menace l'Empire Turc doit fixer toute l'atten-

tion du roi et de son conseil... les pertes des Turcs influerons plus ou moins sur l'équilibre de l'Europe... le roi a le choix: 1) de cooperer avec les deux cours Imperiales Russie et Angleterre 2) de s'opposer à toute entreprise et 3) de demeurer passif. [f.136<sup>v</sup>] Un quatrième: si le Gr. Visir sera déplacé est de montrer aux Turcs la nécessité absolue de la paix et les obliger à demander la mediation du Roi. [f. 137<sup>v</sup>] Montmorin propose une alliance avec la Russie independamment des affaires du Levant, et de la soutenir pour obtenir satisfaction des Turcs.

**ff. 160-163.** Mémoire sur la Turquie, année 2 (1794). L'auteur ayant lu le rapport du comité du salut fait par Robespierre, il a pensé de présenter les notes qui suivent.

Vous pouvez connaître les dispositions et l'opinion du Sultan sur la Revolution par le moyen d'un medecin, Lorenzo son ami, né Toscan, mais très anti-Autrichien et anti-Russe, grand partisan de la Revolution, riche et desinteressé. [f.160<sup>v</sup>] Il faut se mefier de Drogman Grec en chef, espèce d'homme venale et interessé. Il ne faut pas faire des présents aux Turcs. [f. 161<sup>v</sup>] Lorsque Toulon sera repris le Gouvernement pourroit armer ou même acheter dans les ports de l'Archipel 10 à 15 Kirlangiches (espèces de bateaux) montés de 40 à 50 hommes dont un tiers de Grecs qui cachés dans les anses ou rochers des Iles Grecs et de la côte de l'ancienne Laconie, dans de lieux inabordables aux plus legères corvettes, inquietteraient dans ces mers le commerce et le cabotage de nos ennemis, et par contre favoriseraient le notre et celui des naturels du Pays (sans signature).

M.A.E., CORRESPONDANCE COMMERCIALE, SALONIQUE, T. 15 BIS, 1798

**ff. 154-155.** Relations Exterieures, 2 Division, Consulat de Salonique (Félix Beaujour), Ancône, le 14 vendemiaire an 7 (1799).

f. 154<sup>r</sup> Le consul de la République française à Salonique, au Ministre des Relations Exterieures

Citoyen Ministre

Je viens d'arriver à Ancône, après une penible traversée de 29 jours sur la demi-galère La Leonato où le Commissaire du gouvernement m'avait embarqué à Corfou. J'ai preferé, crainte d'être rencontré par les Anglais, la route tortueuse de nos îles\* et celle de la mer Adriatique à la route plus courte

\* Iles Ioniennes.

et plus commode de Malthe ou de Livourne, et je crois avoir agi prudemment; car j'ai appris depuis que les vaisseaux Anglais croisaient et visitaient partout. Dès que j'aurai fini ma quarantaine et donné quelques soins à ma santé qui se retablit avec peine, je passerai par terre à Gènes, d'où je me rendrai par Marseille à Paris. En quittant Salonique, j'ai laissé cette Échelle paisible et heureuse. Mais on m'a écrit que depuis mon départ on y avait eu quelques appréhensions de la part des Janissaires allarmés de l'expédition de Bonaparte; et on m'écrit en dernier lieu que le Grand Seigneur vient de déclarer la guerre à la France.

Si cette déclaration n'a point été extorquée à la Porte Ottomane par l'or et les menaces des Anglais et des Russes, et qu'elle soit suivie d'hostilité, il est instant, citoyen Ministre, que le Gouvernement prenne des mesures pour venir au secours des negocians du Levant, et surtout de ceux de Salonique plus exposés que les autres aux fureurs d'une soldatesque fanatique et mutine.

Je ne puis croire, citoyen Ministre, à une déclaration aussi brusque de la part des Turcs. Cependant en raisonnant d'après cette hypothèse, je me permettrai de hazarder ici quelques réflexions qui me sont inspirées par mon amour pour mon pays et qui sont fondés sur des positions locales, que moi seul ai été à portée de connaître.

N'ayant avec les Turcs dans le moment actuel d'autre contact que quelques points isolés en Albanie et la ligne de l'Isthme de Suès, nous n'avons pas à craindre d'être vigoureusement attaqués dans le principe; nous sommes défendus par des rochers et des déserts. Nous avons donc tout le tems de bien faire nos préparatifs; mais il est essentiel de les hâter; car avec un peuple aussi imprévoyant que les Turcs, le point essentiel, est d'attaquer. Nous avons une autre raison de prendre l'offensive dans la difficulté de faire subsister l'armée dans les îles françaises du Levant, privées des communications de la Morée et de l'Albanie. Si les Pachas de ces deux provinces nous refusent des vivres, comme il y a lieu de s'y attendre, il faut que Corfou comme Malthe tire toutes ses subsistances de la Sicile.

La Sicile doit être considérée, maintenant relativement à nous sous deux rapports, comme un des nos greniers et comme un point militaire qu'il est essentiel d'occuper; car c'est un des deux passages qui mènent dans les mers du Levant, et le phare de Messine est encore plus fréquenté que le canal de Malthe par tous les caboteurs. Tous les postes militaires ont leur point d'appui; et c'est cette considération qui me fait ajouter que l'acquisition de l'isle de Candie, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans une guerre avec les Turcs et qui nous offre le superbe port de la *Sude* pour faire

hiverner nos escadres, assurerait nos rapports militaires avec l'Égypte et nos nouveaux établissements, et nous vaudrait en outre l'empire de l'Archipel. Toutes ses raisons méritent d'être prises en considération dans les plans du gouvernement.

L'armée offensive destinée à agir dans la Turquie d'Europe doit être réunie à Corfou, d'où elle passera aisément dans le golfe de l'Arta, dont nous sommes les maîtres par la possession de Preveza et de Vonizza. Il faut qu'elle se rende ensuite par deux grandes colonnes à Salonique et à Larise.

f. 154<sup>v</sup> Car ce n'est que dans les plaines de la Thessalie et de la Macedoine que l'on peut vivre et combattre. Le reste de la Grèce n'a pas assez de subsistances pour des armées aussi dévorantes que les nôtres, et n'offre d'ailleurs qu'un pais de chicane, où les Paysans tueraient nos soldats en détail. Il est essentiel sous un autre rapport de profiter dans une campagne contre les Turcs, de notre grande supériorité dans la manœuvre.

L'armée en débarquant à l'Arta ne doit point y séjourner à cause de la malignité du « climat, mais pousser sans séjour jusqu'à Janina qui n'est distant du port de l'Arta<sup>1</sup> que de trois journées militaires. Ce n'est qu'à Janina où selon les apparences l'armée sera attaquée par les Albanais », qu'elle doit se séparer en deux colonnes. Une colonne peut aller à Larissa par le col du Mezzovo, qui est l'ancien Pinde et descendre cette montagne vers Tricala pour se répandre dans les belles plaines de Pharsale et de Thessalie. L'autre colonne ira à Salonique par Grevena et Vodina où l'ancienne Edesse, et descendra de la montagne de Vodino dans la grande plaine de Pella. Cette dernière colonne pour assurer ses positions dans la Macedoine doit occuper en avant le défilé de Prava qui débouche dans la plaine de Philippes, et celui de la Cavalle, qui ouvre la Romélie propre, et où il faut nécessairement établir un camp retranché. Il sera alors facile de tourner sur les derrières ; le défilé inexpugnable de Tempé, s'il est défendu et s'il est abandonné, la colonne de Larisse s'en emparera et formera un second camp retranché à la belle position de Platamona, qui est le seul passage praticable, pour aller de Thessalie en Macédoine. Le défilé des Thermopiles ne peut inquiéter que les savants ; ce n'est plus une position militaire depuis que la mer s'est retirée du pied de l'Oeta de plus de 2000 toises.

Je place dans le nord ou dans la tête de la Grèce notre principal point d'attaque ou de défense, parce qu'on nous y opposera les Albanais qui sont les meilleurs escarmoucheurs de l'armée ottomane, et qui dominent encore

1. A la marge : ce port se nomme Salagor il est à 1 lieue de l'Arta (seulement dans le texte Beaujour ne dit rien sur ce port).

dans la Grèce par le souvenir des barbaries qu'ils y ont exercées dans la première guerre des Russes.

f. 155<sup>r</sup> Les Grecs délivrés de la crainte de ces montagnards pourront se jeter dans notre partie moins par amour pour nous que par haine contre les Turcs; mais il ne faut pas trop compter sur cette nation volage, qui n'a conservé de son ancien caractère, que son orgueil et son amour effréné pour la dispute. Toutefois il est à présumer qu'obligée d'opter entre deux jougs, elle préférera le plus doux et le plus honorable, et si on sait s'accomoder à ses idées et à ses penchans, il est possible qu'elle se laisse aller aux séductions aimables de la liberté.

Demetriade, Chalcis et Corinthe qui étaient jadis les trois clés de la Grèce, en sont encore aujourd'hui les trois points les plus importants, mais il ne faut que de détachement pour s'en emparer et les garder. La position des lieux, fait toute leur force. Il faut remplacer ces trois anciennes forteresses par des camps retranchés; il en faut un sous le *Volo*, un second sous *Negrepont* à l'*Euripe* même, et un troisième à l'*Isthme*. On peut se contenter si l'on veut économiser la troupe active de garnir ces camps des troupes mêlées et prises mi-partie dans nos îles du Levant. Il nous faut dans ces postes des gardiens plutôt que des soldats. Les troupes des deux premiers camps se nourriront aisément en Béotie et en Thessalie qui sont des pays abondans. Il faut être maître de *Patras* et par suite de *Lepanthe* pour nourrir les troupes du camp placé à l'*Isthme*. L'Attique ne produit rien, et les transports de la Morée par terre sont lents et pénibles. Les forteresses de *Coron*, *Modon*, *Navarin*, *Malvoisie*, et celle de *Naples* et de *Negrepont* qui méritent seules quelques considérations tomberont quand nous serons les maîtres des trois points indiqués. Il ne faut pas nous consumer en détail ni combattre isolément, mais par grandes masses. La plupart des Forts plantés dans l'intérieur des terres ne sont que des Donjons qu'on peut enlever à l'escalade ou en cas de résistance masquer et passer outre. L'essentiel pour nous est de combiner la marche de notre armée de manière à couper d'un seul coup la Grèce du reste de la Romélie, et d'y commander sans crainte d'être inquiétés par les féroces Albanais; Ce qui est essentiel sous le rapport des subsistances et plus essentiel encore sous le rapport politique; car l'occupation paisible du continent de la Grèce assurera la communication de nos îles avec nos troupes et nous donnera sans combat les îles de l'Archipel, qui tiennent à ce continent par mille fils. La Grèce, citoyen Ministre en l'attaquant par l'Épire et la Macédoine comme les anciens Romains, est très facile à prendre et à garder. La ligne qui la ferme au nord et qui s'étend depuis les Montagnes de la *Chimere* jusqu'à la *Cavale* est formée par des hautes montagnes qui ceignent l'Épire et la Macédoine comme un rempart. Ces Montagnes sont celles de

*Chimarra* de *Monastir* de *Tospath*, et l'ancien *Pangée* courant jusqu'à l'île de Thase qui n'est qu'un prolongement. C'est à nos insulaires du Levant d'occuper eux mêmes la Morée de se porter avec un de nos bons detachemens à l'Isthme par le golfe de Patras, et de couper la guèpe par le milieu.

Je jette confusément, citoyen Ministre, mes idées dans cette lettre, parce que je pense qu'il est essentiel de le communiquer de suite au gouvernement dans le cas [f. 155<sup>v</sup>] d'imminentes hostilités avec les Turcs. Je désire que le plan que j'indique soit prématuré et qu'il n'y ait rien que de simulé dans notre position apparente avec la Turquie. Entourés<sup>1</sup> de toute part d'ennemis secrets ou déclarés, et ceints pour ainsi dire d'un cercle des haines raciales, tout plan d'attaque me paraît offrir dans le moment actuel une foule d'inconvénients. Il s'agit de choisir le plan qui en présente le moins; mais si les Turcs veulent absolument nous faire la guerre, il faut choisir le genre de guerre le plus expeditif et celui qui nous convient le mieux. Puisque la force des choses nous entraîne peut-être plus loin que nous ne voulons aller sachons diriger notre fortune et ne donnons au hasard que ce que la prudence ne peut lui ôter. La prudence veut que nous ne connaissions point d'expédition nouvelle: Sans nous être bien affermis dans le Nord et le Midi de l'Italie la prudence veut que nous ne laissions point d'ennemis sur le revers des Alpes ni en general sur nos derrières, et elle veut que nous occupions la Grande Grèce avant occuper la Grèce proprement dite. La prudence veut encore, si nous sommes obligés de faire la guerre pour nous maintenir dans nos acquisitions du Levant, que nous nous emparions de la Sicile pour nourrir nos postes militaires de Malthe et de Corfou, et de l'île de Candie pour abriter les debris de nos exadres, allonger la chaîne de nos points intermédiaires et donner ainsi la main à l'Égypte. Peut-être serait-il possible citoyen Ministre, d'applanir la plupart des obstacles qu'on peut prévoir, en menageant un concert qui me paraît possible avec les grandes puissances de l'Europe. Ce serait en faire à chacune d'elles son lot, et de prendre pour nous même la part du lion. Ce serait là du moins le moyen d'épargner le sang humain, et peut-être de prevenir pour nous des malheurs. Je joins ici l'esquisse de ce demembrement tel que je l'imaginai lorsque je vis pour la première fois l'empire othoman se disloquer de toutes parts; et sans alleguer une foule de raisons qui le motiv(ent) je me contenterai de vous faire observer que le maître de la Grèce l'est par la nature des choses de l'Archipel, et que le maître de l'Archipel l'est du commerce des côtes de l'Asie Mineure de la Syrie et de l'Égypte. J'ajouterai que la Turquie d'Europe n'est pas aussi facile à defendre, que l'Italie contre les puissances

1. Le folio est mal relié et au verso de 155 on ne peut pas voir la fin des lignes.

qui bordent au nord ces deux pays. Pour défendre l'Italie, vous avez les Alpes et vous n'avez qu'à garder qu'une ligne qui étend du Lac de Garda à Mantoue, tandis que la ligne qui borde au nord la Turquie d'Europe s'étend de l'Adriatique à la Mer Noire et à un front de plus de deux cent lieues.

Je pourrai donner, citoyen Ministre, quelques autres renseignements utiles sur l'attaque et la défense de la Grèce. Mais dans l'État de faiblesse où m'a laissé ma longue maladie il m'est impossible de faire un travail suivi. Si le Gouvernement le desiré et que la guerre avec la Turquie ne soit point feinte, j'offre de m'aboucher en Italie avec l'officier qu'on voudrait me désigner. Je pourrai dans ce cas recevoir les ordres du Ministre à mon passage à Gènes ou à Marseille. Dubayes m'avait promis durant son Ambassade de m'obtenir du Ministre de la Guerre le grad de Chef de bataillon, à la suite, ce que lui ni moi ne croyons incompatible à mon emploi. Il envoya en conséquence mes titres dans les bureaux de ce ministre; mais j'en ai jamais reçu de réponse, ce qui m'a ôté l'envie de suivre mes recherches sur un plan d'attaque et de défense de la Grèce, entrepris d'abord pour bien entendre Polybe et Thucydide, et continué ensuite par les conseils de Dubayet. J'avais d'ailleurs quelques droits plus positifs, aux bontés du ministre de la Guerre. J'ai servi dans ma jeunesse dans *Penthievre*, j'ai été deux ans capitaine d'une garde nationale faisant un service régulier; et depuis la naissance de la République je suis à son service. Vous trouverez peut-être citoyen Ministre, mes plaintes déplacées, étant depuis plus de quatre ans employé dans le Consulat; mais vous voudrez bien les pardonner à un homme qui a cru à des promesses qu'on lui faisait et qui a été trompé dans son espoir.

Salut et respect  
Félix (Beaujour)

M. A. E., TURQUIE, T. 15, 1798

**ff. 254-266.** Paris le 8 Ventôse an 7 de la République (26 février 1799). Félix<sup>1</sup>, Consul de la République Française à Salonique. Au Directoire Exécutif.

**ff. 267-279.** Mémoire par le citoyen Félix, 14 vendémiaire an 7 (5 octobre 1798).

1. Félix Beaujour, jacobin à cette époque, qui s'exprime comme tel. Les Jacobins croyaient ferme que l'occupation d'autres pays par l'armée française équivalait aux libertés que la révolution française avait apporté aux Français.

f. 267<sup>r</sup> Lorsque j'ai entendu pour la première fois à l'audience du Directoire Exécutif prononcer que Rome était libre, mon cœur tréssaillit, et les larmes coulèrent de mes yeux, comment me disais-je en moi-même Rome est libre et Athènes est esclave!

Athènes le berceau de la liberté, le temple où cette Divinité fut pour la première fois adorée par les hommes, le domicile des muses, la patrie de tant des héros, enfin languit sous le joug du Despotisme le plus avilissant, et personne ne pense plus à l'en délivrer! Ce sentiment affreux fit tant d'impression sur mon âme que j'en ai senti les plus tristes effets. Si je vivais dans un tems où tout le monde fut gouverné par des Tyrans, l'ignorance d'un meilleur état ne m'aurait pas laissé sans doute sentir le fardeau de la servitude, je n'aurais pas à me plaindre du sort de ma Patrie et je ne devais point alors m'inquiéter sur le mien.

Mais vivre dans un tems où la justice et la raison triomphant de l'ignorance et de la superstition avaient proclamé la souveraineté des Peuples et ses véritables droits de l'homme, ou enfin les Peuples les moins sensibles aux bien-faits de la liberté la reçoivent gratuitement par la main d'une nation grande et généreuse; et voir une Nation presque seule gémir injustement dans les fers de la servitude sans avoir au moins l'espérance d'en sortir; or l'idée en était accablante. Le savant et vertueux Monge cependant à son retour d'Italie avait parlé de la liberté de la Grèce dans son Discours au Directoire, et je fus chargé de porter à ce sujet les plaintes de l'Ambassadeur Ottoman au Ministre des Relations Extérieures; mais cette mission toute odieuse qu'elle devait être pour moi, ne m'encouragea pas moins pour en faire part au général Bonaparte et m'entretenir avec lui sur cet objet qui devait exciter la sollicitude de tout homme sensible aux malheurs d'une nation [f. 267<sup>v</sup>] entière.

Ce jeune héros d'Italie que le génie de la liberté avait créé pour le bonheur des Peuples opprimés, m'avait consolé par ses espérances flatteuses qu'il daigna me donner, et quelque tems après en reprenant sa glorieuse carrière il se préparait pour une expédition tous ses grands apprets (?) étonnaient tous le monde et le mystère épouvantait le despotisme, cette hydre expirante que l'Hercule et la liberté menaçait d'écraser, s'agitait de toute part et la crainte qui l'accompagne toujours augmentait ses soupçons et son inquiétude. Tandis que l'astucieuse Angleterre remuait toutes les cours par ses intrigues, sonnait le reveil des Tyrans et tramait une nouvelle coalition contre la Liberté, les Peuples languissants attendaient partout leur libération, et moi plein d'une douce espérance, dans un silence pathétique je me contentais à suivre de vue mon héros. Je m'attendais à le voir descendre sur les côtes riantes de la Grèce, aux bords de l'Ilissus, aux pieds du Parnasse. Je supposais qu'il

allait ramener les Muses dans leur patrie, qu'il voulait retablir les autels renversés de la liberté, et de l'Égalité dans leur ancien temple, et j'entendais déjà les Manes des Aristides, des Miltiades et des Léonides qui l'appelaient de leurs tombeaux pour venger leurs cendres offensées. Porté par un sage enthousiasme et conduit dans mes reflexions par le seul zèle de la liberté, je ne songeais point aux convenances de la Politique à ces rapports d'État que la pernicieuse diplomatie appelle abusivement droit des gens, droit dont les usurpateurs couronnés se servent pour affermir leur puissance au detriment des veritables droits des Nations et qui pouvaient cependant mettre un obstacle à l'exécution du plan que mon imagination traçait si agréablement. Mais lorsque j'ai appris que la flotte française sortie de Malthe dirigeait sa course vers l'Égypte, j'ai alors pensé que le Gouvernement français exact observateur des réglemens politique avait par trop peut-être de moderation borné ses vues à la juste necessité de poursuivre uniquement les ennemis de la France et à soutenir [f. 268<sup>r</sup>] les droits de la Grande Nation.

Ensuite Félix passe: 1) aux agissements de la Russie et d'Angleterre près de la Porte, contre la France (f. 268<sup>r</sup>). Il dit entre autres que la France n'a jamais eu l'idée de conquérir l'Égypte (sic) et se moque de la soit disante souveraineté de la Porte sur l'Égypte. 2) Sur l'attitude de la Porte envers Descorchef nommé Ministre de la France à Constantinople qu'elle traita comme un particulier; elle apprit l'événement de l'attaque par les Anglais dans le Port de Miconie (Myconos) d'une fregate française et qu'ils firent prisonniers tous ceux de l'équipage — que les Grecs n'ont pas pu sauver — avec indifference. 3) La Porte protège la religion catholique et la royauté (Roi) Française (sic) et outrage la République Française. 4) Par son attitude provoque la ruine du commerce des français (ff. 274-277).

f. 277<sup>r</sup> Il est évident d'après cette même théorie (exposée ci-dessus...) qu'il serait pernicious pour la France si dans la crise actuelle des choses le Gouvernement français négligeait les interêts de la Grèce.

Autrement la Russie va écraser l'Empire Ottoman et «seule l'Angleterre profitera pour un certain temps des avantages du commerce. La France perdra tout de ce côté-là, ou se verra malgré elle, engagée par la suite, dans des guerres epineuses qui finiront à la longue par ruiner ses forces et ses finances, et la malheureuse Grèce ne fera que changer de m a i t r e s ».

f. 278<sup>r</sup> Le Grec sous la domination des Turcs devient stupide à force de sentir; vagabond par desespoir; paresseux par accablement il ne peut deployer ni l'activité de son esprit ni les facultés de son âme. Il perd son

gout naturel pour le bien; il ne cherche que le nécessaire et borne ses besoins à la nécessité d'acheter par la sueur de son front, la triste existence de son enfant; Le moyen de goûter les jouissances de la vie avec le glaive de la tyrannie sur le col et des chaînes aux pieds! Le moyen de travailler ou de cultiver la terre lorsque l'ouvrier se croit heureux de ne perdre que ce qu'il gagne, et lorsque le malheureux cultivateur après la moisson la plus riche, doit retourner dans sa cabane le sac vuide dans le dos.

Cependant ce sont ces Grecs opprimés qui fournissent encore gemissant des matières de commerce à la cupidité des Négocians Étrangers. Ce sont eux qui par leur travail, enrichissent leurs Despotes . . .

Il est connu que dans la partie européenne de la Turquie, le nombre de Turcs à celui des habitants est tout au plus un sur dix, tandis qu'on y peut compter sept Grecs sur un Turc; le reste consiste en Juifs ou Arméniens. Il est cependant certain que les Grecs dans toute l'étendue de ce [f. 278] pays ne possèdent tout au plus que la centième partie des terres. Les Juifs et les Arméniens n'y possèdent presque rien en bien fonds, excepté un tout petit nombre de maisons et très peu de vignes qui leur appartient.

Les Turcs seuls sont les propriétaires du reste de ces biens immenses. Que de Trésors pour un speculateur éclairé! Les Grecs cultivent en qualité de vassaux tous ces vastes champs, mais les germes de la Nation étouffée par la tyrannie, l'émigration augmentée par les atrocités que les Beys et les Gouvernants exercent contre eux malheureux sujets, font que la population diminue considérablement<sup>1</sup> et les bras de ceux qui par l'impossibilité de décamper restent encore dans ce Pays, enervés par toutes sortes de vexations ne suffisent plus à defricher le quart de ces terres incultes.

Les productions par conséquent de ce pays fertile ne sont que très peu en comparaison de ce qu'elles pourraient être, si le pays était mieux gouverné. De ces productions les trois quarts appartiennent de droit aux Seigneurs du terrain, le reste est au pillage des Gouvernants et le tout ensemble à la disposition arbitraire du Gouvernement, qui à son tour s'empare indiscrettement de tout ce que ses sujets possèdent, tandis que son administration contribue plus que toute autre calamité à saccager son propre pays. Ainsi les productions actuelles suffisent à peine aux besoins de l'État et à la consommation intérieure de chaque province. Il n'en reste par conséquent que très peu pour

1. Marge extérieure: «Il est à remarquer qu'en Russie on compte six cent villages établis nouvellement le long du Dnieper et habités par des Grecs et des Bulgares sujets Ottomans émigrés depuis l'avant dernière guerre.

Les États d'Autriche contiennent pareillement au grand nombre de ses malheureux colons qui s'y réfugient pour se soustraire à la tyrannie Ottomane».

le commerce extérieur; ce peu devient extrêmement cher par l'ordre des choses et le négociant qui veut en profiter est ordinairement exposé à des avanies énormes, parce que ce n'est qu'en contrebande qu'il peut exporter ces denrées.

Or conclusion faite, il n'y a pas de doute que ces mêmes spéculateurs s'ils en étaient de bonne foi, devraient sincèrement avouer que si le Gouvernement français voulait extirper les Turcs de l'Europe, et établir les Grecs dans leurs anciennes possessions, la France loin d'éprouver de cela la moindre perte ou dommage, elle pourrait au contraire réparer les pertes qu'elle vient de faire, punir ses ennemis, venger sa dignité nationale, augmenter sa puissance [f. 279<sup>r</sup>] fédérative, ses ressources financières et jouir seule des avantages qu'un nouvel ordre de choses lui promet. Oh si ce beau pays autant favorisé par la nature qu'il est abandonné par la fortune, était une fois délivré de la tyrannie devastatrice qui le saccage; si les Grecs étaient mis dans leur ancien état, et s'ils l'étaient par la main triomphante et bienfaitrice des Français combien ce Pays reflleurirait en peu de temps, combien la France gagnerait politiquement, combien de nouvelles sources inépuisables de gain et de richesse pour le Spéculateur juste et éclairé.

Mais on pourrait me dire que le Grec naturellement ingénieux et industriel mis une fois en liberté, en possession des biens qui jadis lui appartenaient, saura se procurer par lui même tout ce dont il aurait besoin et se passera aisément de marchandises françaises. Oui! sans doute le Grec n'est pas un Turc, il est susceptible d'instruction, mais il a aussi naturellement le même goût que les français; il a de commun avec lui l'amenité de l'esprit et la légèreté du caractère; les affections du sentiment et l'amour du beau idéal; il est comme le français capable de tout, mais il aime comme lui tout ce qui est nouveau; ce qui est étranger lui plaît. Il se passera très aisément des draps de Carcassonne, mais les objets de goût, ceux de luxe succéderont indispensablement, ils remplaceront facilement par leur importance les objets mesquins du commerce avec les Turcs, et le français régénéré très avancé heureusement dans les arts, gagnera chez les Grecs par son industrie plus ce qu'il était obligé d'arracher souvent par fraude de chez les Turcs.

Alors quel bonheur pour la nation grecque de se trouver à jamais redevable de sa liberté et de son existence politique à une grande nation aussi affable que généreuse à laquelle la Nation semble l'avoir attachée par des liens indissolubles; Quelle gloire pour la Nation française de se voir la bienfaitrice, la Protectrice, d'une Nation à qui elle doit les principes de son Insurrection et qui à son tour doit lui être attachée par les mêmes principes et les rapports immédiats d'une existence commune.

Quelle prospérité éternelle pour les deux Nations dont l'une jouira des

bienfaits de l'autre, et celle ci cueillera à jamais les fruits de ses bienfaits! quelle grandeur pour la République Française de compter parmi ses filles la mère de la liberté; quelle satisfaction immortelle pour le Gouvernement français de voir Paris s'élever dans Athènes comme je vois Athènes renaître dans Paris.

Directoir executif, Corps législatif, Ministres, Généraux et vous héros de la Liberté (=Napoléon); les Lazzarones sont libres par vos armes triomphantes! les Grecs resteront-ils esclaves?

A.N.P., A. F. 75, 1798, DOSSIÉR 309

Félix, Consul à Salonique en Grèce. Mémoire sur les moyens d'attaquer la Turquie par la Grèce\*. État politique et militaire des Provinces grecques et de la Morée. Idée sur les armées Turques et leur manière de combattre (Resumé du service français contemporain de Félix). Paris le 8 ventose, an 7 de la République Française. Félix Consul de la République Française à Salonique en Grèce,

#### *Du Directoire Executif*

Citoyens Directeurs

On a cru que des explications sur le plan militaire que j'ai envoyé de ma Résidence au Ministre des Relations Exterieures, le 14 Vendimiaire dernier pourroient être utiles. Me trouvant en ce moment à Paris pour congé je vais les soumettre directement à la sagesse du Directoire. Quelques données étant changées depuis l'époque de ma lettre, je vais aussi changer quelques dispositions. Le Directoire me permettra d'ajouter à mon Plan militaire quelques considérations politiques.

#### *Plan militaire*

Depuis que les Anglais sont les Maîtres de la Mediterranée par la bataille d'Aboukir et les Russes de Constantinople par leur or et leurs [p.2] manèges il ne nous reste plus qu'un moyen de degager Bonaparte et d'assurer la conquête de c'est de forcer le Grand Seigneur à la Paix et à une cession, en jetant en Grèce un corps d'armée. On ne peut révolutionner ce pays que par la force et ceux qui ont fait croire qu'on ne pouvoit soulever les Grecs par des seductions et des promesses ont trompé le Gouvernement.

\* Le document n'est pas paginé.

Quelque soit notre système politique de guerre ou d'alliance avec l'Autriche, nous devons attaquer les Turcs par la tête de la Grèce, comme les Romains attaquèrent jadis les Macédoniens. Dans une guerre offensive on n'agit bien que lorsqu'on agit seul, et pour agir seuls nous devons porter notre attaque en Albanie, car ce n'est que de ce côté que nous sommes en contact avec les Turcs si le résultat de la démarche du Divan en appelant les Russes à son secours est le partage de la Turquie d'Europe, nous avons ainsi par le droit du premier occupant le lot le plus à notre convenance, et si le partage n'a pas lieu, nous avons toujours fait une grande œuvre philosophique et politique en révolutionnant la Grèce [p.3] par la présence de nos armées et en postant ainsi des auxiliaires de la République et de ses principes jusqu'aux Portes de Constantinople.

Depuis l'invasion française des côtes napolitaines et de l'Adriatique le passage d'un corps d'armée sur des bateaux jusqu'à la cote voisine est devenu praticable.

Les Légions Romaines passèrent en une nuit de Brindisi à Durazzo. Les notres passeront de même d'Otrante à Corfou, le trajet n'est guère plus long ni plus périlleux, même en présence d'une flotte et si par raison de facilité on voulait débarquer à la Vallone on a en face et à peu de distance l'isle de Sazo et la superbe rade qui est fermée par cette île. Mais c'est à Corfou que nous devons chercher à réunir notre Armée et à la faire passer de là dans le Golfe de l'Arta qui est le point le plus accessible de la côte Turque.

Si on touche à la Vallone, on aura à franchir les montagnes de *Chimara* et de *Margariti* où Mourad II ne put jamais forcer Scanderberg et où il faudra poursuivre de rocher en rocher les Sulliotés qui sont les Magnôtes de l'Albanie.

(A la p. 10 commence à differer de celui des Archives du Ministère des Affaires Étrangères (Salonique, t. 15 bis 1798, f. 155<sup>r-v</sup>), dont il est le développement).

p. 10. Je ne m'arrête dans mon plan sur la conquête de la Morée que comme sur un objet accessoire quoique je n'ignore pas, qu'on en eu cru voulu faire auprès du Gouvernement un objet capital. Je ne veux pourtant pas négliger cet objet, et je pense qu'on peut destiner à cette attaque secondaire une de nos demi Brigades renforcée de tous nos Grecs de nos isles (= îles Ioniennes!) qu'on pourra faire passer sur le continent.

Il faut bien se garder d'attaquer la Morée, comme les Russes, par son

N. Les pages 4-10 sont les mêmes avec les ff. 154<sup>r-v</sup> et 155<sup>r-v</sup> du document des Archives du Ministère des Affaires Étrangères. Correspondance Commerciale. Salonique 15 bis, 1793-1809, envoyé en France par Félix [de] Beaujour d'Ancône.

extrémité méridionale. Il est vrai que la pointe de la Messénie offre partout des havres commodes pour un débarquement, et que Coron Modon, Navarin, sont des bicoques faciles à emporter l'épée à la main, mais ensuite vous ne pouvez marcher en avant ni pénétrer dans l'intérieur du Pays que par des gorges étroites où mille hommes peuvent en arrêter cent mille. D'ailleurs la colonne ennemie que vous chassez devant vous peut toujours être nourrie par l'Isthme et devenir immortelle. Commencez par occuper l'Isthme et vous coupez toute communication à [p. 11] vos ennemis, en les enfermant entre vous et la mer. Les deux petits châteaux qui ouvrent où ferment le golfe de Lepante par où vous devez passer peuvent être enlevés par un coup de main et ils ne sauroient . . . votre flottille de transport ne fut-elle que de bateaux si elle est favorisée par un vent d'Ouest assez constant en été, dans ces parages. Le golfe se termine à son extrémité orientale par deux enfoncements dont le plus septentrional appelé jadis Golfe d'Alcion finit à l'ancienne Pagae aujourd'hui Psalto. C'est là qu'il faut débarquer un détachement pour aller occuper le célèbre défilé qui conduit de l'Attique dans la Morée et qui est distant de Psalto que de trois mille toises. Les Turcs appellent ce défilé le grand Dervin. Depuis que la mer a rongé la côte méridionale de la Megaride et formé là des escarpements inaccessibles, le chemin ne va plus de Megara à Corinthe sur les bords des rochers *par omnes* (?) mais il traverse la haute montagne de Megare et descend par une gorge étroite de deux mille toises [p. 12] de longueur dans le noyau de l'Isthme qui est raboteux et coupé en plusieurs endroits par des ravins profonds. La défense derrière la fameuse muraille dont on voit encore les vestiges ne seroit pas tenable avec de l'artillerie, parcequ'on y est dominé de toutes parts; il y a là entre la tête du ravin et l'orifice du défilé, un petit poste militaire composé d'une vingtaine d'Albanais qui se repleroit en cas d'attaque sur le grand Dervin. C'est donc sur le grand Dervin que nous devons diriger tous nos efforts. On y monte du côté de Psaltho par une pente peu escarpée, où l'on pourroit en cas de besoin traîner du canon. Le grand Dervin doit être attaqué des hauteurs de Megare par où il s'ouvre; il seroit inforçable du côté de Corinthe, par où il forme le goulet de l'entonnoir.

Cette opération, si elle est bien conduite et faite par des français ne peut pas durer douze heures, et pendant ce temps le corps d'armée débarque tranquillement dans [p. 13] l'enfoncement où est situé Leché (Λέχαιον) port de Corinthe. La ville est à douze cent toises au sud est, et elle est couronnée par le château bâti sur une montagne coupée à pic en plusieurs points, et très escarpée par tous les autres. Le débarquement achevé on doit détacher sur le champ une centaine d'hommes pour aller tourner le

grand Dervin s'il est défendu, et s'il est abandonné, pour aller se poster à Kikriez (Κικριεζ). Kikriez est, l'autre port de Corinthe nommé jadis Cenchrée situé à l'opposé du Leché au fond du Golfe Saronique. L'occupation de Kikriez est nécessaire pour couper toute communication par routes de l'Attique avec Corinthe. Il est essentiel d'observer ceci pour la sûreté de notre flotille, qu'à Psalto (où Psatho) la rade est excellente et qu'à Leché elle n'est tenable qu'en été.

Maîtres de l'Isthme et de tous les passages qui y aboutissent, il ne s'agit plus que de s'assurer du château de Corinthe, très fort par sa situation, mais qui se trouve dégarni d'artillerie et qui n'est gardé que par des misérables Ginghenais race de Bohémiens [p. 14] les plus lâches des musulmans. Avant l'invention de la poudre, le château de Corinthe devait être imprenable pour d'autres que pour des Romains; mais aujourd'hui quelques mortiers placés sur une petite montagne presque attenante au sud, l'auroient bientôt foudroyé. J'ai mesuré cette petite montagne, elle n'a que treize toises d'élévation moins que l'autre. Il y a sur son sommet à l'angle nord un vieux bastion dans lequel je trouvais deux mauvais canons. J'en fis charger un, par deux Albanais, qui étoient à ma suite, et feignant de tirer sur une oye qui paroisoit sur un des parapets du château, je visois à la maison du Disdar qui est sur le mamelon le plus élevé. Le boulet passa par dessus tous les ouvrages et alla tomber du côté de la ville; ce qui me prouva qu'on pouvoit aisément canonner le Château. L'expérience me coûta trente livres de café qu'il me fallut donner au Disdar, quoique je voyageasse en ma qualité de consul, avec un firman de la Porte.

Je regrettois alors beaucoup mon café, mais ma curiosité [p. 15] n'aura pas été vaine, si elle peut être utile au Gouvernement. Ce fut au reste par la colline du sud que les Turcs prirent le château sous Mourad II, et ce fut aussi, par là que l'attaqua Morosini: On voit même encore la vieille redoute construite par ce Général, qu'on reconnoit au premier coup d'œil pour un ouvrage vénitien. Je dois dire ici, pour la santé de nos soldats que le séjour au château est bien sain, tandis que celui de la ville qui est dans la plaine, l'est très peu. Je dois avouer encore que l'intérieur du château ne m'est point connu du tout. Je donnai cinquante piastres au Commandant pour m'y laisser entrer, parceque je voulais chercher la fontaine de Pirene et tirer de là des rayons sur l'Hymète et sur l'Hélicon, mais le Turc prit mon argent et me dit le lendemain qu'il ne pouvoit m'introduire, parce qu'il y alloit, de sa tête. J'ai su depuis qu'il avoit joué le même tour au Citoyen Verminac.

Tripolitza étant le siège du Gouvernement et le centre de la péninsule doit être le point dernier [p. 16.] de notre expédition. La reddition de cette

ville entrainera celle de toute la Morée. L'armée doit donc se porter à Tripolitza, immédiatement après la prise de Corinthe, et je vais tracer un itinéraire. De Corinthe au défilé de Cleones il y a quatre lieux de chemin. On en fait d'abord deux dans un vallon de craie coupée par un ruisseau qui fait aller plusieurs moulins et qui parvient dans un ravin profond. Les deux autres se font à travers des taillis et des bocages charmans.

La pente des colines est douce et on éclaircit facilement la marche. Au sortir du vallon on trouve une plaine de deux lieues, dans laquelle se voyent encore les ruines de l'ancienne Cleonea. Cette plaine se resserre à l'entrée du défilé dont le passage seroit un morceau de difficile digestion, s'il étoit défendu, mais alors pendant que les gros de l'armée arretoiroit l'ennemi sur detachment se dirigeant à l'Est pourroit prendre la route d'Ayo-Noro village [p. 17] situé sur une montagne escarpée; se replace de là sur l'ancienne Mycène, il ouvreroit le passage à l'armée. La longueur du défilé est déplacé de deux milles toises, et il aboutit au Khan de Karvali, qui est bâti sur l'emplacement du fameux temple de Junon Argolienne. Là commence la plaine d'Argos, et si l'ennemi avoit en ce tems de rassembler ses forces, il nous conviendroît de l'attaquer dans cette belle plaine, ou nous pourrions manoeuvrer à notre aise.

De Karvali à Argos la distance est de deux lieues. Il y a bien un tour à Argos qui quoiqu'on en dit n'est plus celle d'Acrissiena (?) mais cette tour ne souffriroit pas un coup de canon, et elle n'est bonne, que pour conserver le souvenir intéressant des Danaï. Nauplia que nous nommons Naples, reste dans cette marche à trois lieues à la gauche. Le château de Naples qui a conservé son ancien nom de Palamide exige des approches régulières et il seroit difficile à prendre sans artillerie mais on peut le masquer en laissant un corps de sept [p. 18] à huit cent hommes sur les ruines de l'ancienne Cyreisthe, qui semblent former naturellement un camp retranché, et marcher ensuite sur Argos. A une lieue en avance d'Argos, vous vous trouvez au pied des hautes montagnes qui separent l'Argolide de l'Arcadie, ce qui se présentent devant vous comme un immense rempart. Vous n'avez plus, alors que huit lieues jusqu'à Tripolitza; on en fait d'abord cinq dans les montagnes, et les trois autres dans la plaine. La route des montagnes est pénible.

On doit s'attendre à y être barré à chaque pas par de petits corps de Moraites, qui se battront comme les Barbets et qu'on delogera en s'emparant des hauteurs. Cette petite guerre sera meurtriere, elle convient parfaitement aux Turcs qui reprennent ici l'égalité, mais il n'est pas possible d'éviter ces affaires desagréables de postes; on eprouveroit plus des difficultés en voulant pénétrer dans l'Arcadie, comme les Russes, par Leondari ou le Sud-Ouest. De tout tems on a pénétré difficilement dans ce canton [p. 19] du Peloponèse,

qui en est comme la Suisse; on sait que les Heraclides qui furent les premiers conquérans de la peninsule, ne purent jamais y mettre le pied. L'Arcadie est entourée de toutes parts d'une chaîne de montagnes qui semblent la separer du reste de l'Univers. Le passage d'Argos est encore celui qui présente le moins d'obstacles. On traverse d'abord une haute montagne au revers de laquelle on trouve une petite vallée semée d'arbres fruitiers qui est appelée Cladocampo, puis on monte une seconde montagne encore plus escarpée que la première, et c'est dans cette seconde montagne qui est le passage connu des anciens sous le nom de Scala. Il est aujourd'hui . . . Khali Bey. On le monte et on le descend par une rampe de gradins pratiqués dans le flanc de la montagne que les chevaux du pays sautent avec une hardiesse, qui effraye le voyageur. Quand vous avez descendu cette terrible rampe, vous vous trouvez dans la grande plaine de Tripolitza, Tegée à la gauche, Mantinée à la droite et au milieu la nouvelle [p. 20] capitale de la Morée, formant un triangle dont le plus grand côté s'étend au sud le long d'un foible ruisseau. La ville est ouverte et sans fortifications.

Le pays où elle est situé est le plus haut de la Morée, et il forme un superbe bassin élevé de plus de deux cent toises au dessus du niveau de la mer.

L'ennemi battu à Tripolitza ne pourroit guere à se replier que sur Mistra ou Malvoisie. Le Taygète et les monts voisins lui offriroient alors des retraites impenetrables, où nous ne pourrions le forcer qu'avec le secours des Magnotes qui exerçant leur métier de voleurs dans ces Montagnes on connoissent tous les recoins. Il est vraisemblable que les fuyards s'incorporeroient parmi eux, comme ils le firent lors de la dernière conquête des Venisiens et qu'ils deviendroient des brigands aussi valeureux que leurs hôtes.

C'est ici le cas de relever sur les Magnotes une erreur qui a prevalu en Europe. Les Magnotes sont braves sans doute, mais ils [p. 21] le sont surtout derrière leur rochers. Ils n'aiment point à se battre dans la plaine à decouvert. En 1770 au siège de Coron ils refusèrent de monter à l'assaut malgré les instances du général Russe quoique la breche fut praticable. La même année huit mille Magnotes marchèrent sur Tripolitza dans un détachement de six cent Russes; mais la seule apparition d'un corps de trois mille Turcs les mis en fuite et ils abandonnèrent lachement les Moscovites qui se firent tous hacher jusqu'au dernier.

Ces faits prouvent que nous ne devons compter que sur nos forces, si nous tentons une expédition sur la Morée, quand même les Magnotes se jetteroient dans notre partie, ce qui n'est pas sur.

Le depis (?) de l'ancien bey de Magne supplanté par le bey actuel, qui est un vil esclave du Capitan Pacha a donné lieu à quelques menées de la part de nos Généraux que les Gazetiers ont travesti en négociateurs et qui ont

peut-être présentés au Gouvernement sous ce faux jour. Le fait est qu'il n'y a eu que quelques lettres écrites qui n'ont produit rien de reel [p. 22] et qui n'ont servi qu'à faire suspecter d'avantage le Bey disgracié. J'ai vu à ce sujet le brutal Pacha de Morée se mettre en une colère de Sultan contre ce Bey, et assurément il ne le meritoit pas; car cet homme n'a ni tête ni cœur. Le Pacha voulut dans cette occasion que tous les capitaines Magnotes qui n'avoient pas suivi l'ancien bey dans sa disgrâce envoyassent en otages leurs enfants . . . à Tripolitza; et ce motif est fait point pour les soutenir; quand même ils ne le seroient pas par la peur.

La Morée n'est pas d'ailleurs, Citoyens Directeurs, d'une aussi grande importance qu'on le croit en France. Cette province deperissoit depuis la cession des Venitiens, et la première guerre des Russes a achevé de la ruiner. La population reduite des trois cinquièmes ne va pas à trois mille habitans, et les campagnes sont dans le plus pitoyable abandon. On a pas eu soin d'y entretenir les digues; et les torrens sortis de leur lits en inondant toutes les plaines y ont formé des marais qui ont [p. 23] corrompu l'air. D'autre part le défaut des bras a fait négliger la culture, et le défaut de culture a multiplié partout les endroits. En somme l'insalubrité du climat est telle qu'elle attaque jusq'aux principes de la vie; et quand je parcourai ces côtes célèbres semées partout de havres profonds et des superbes ports, pour y chercher de ruines ou de souvenirs, j'étois à chaque pas douloureusement affecté en voyant les visages pâles et livides de tous les Moraites qui se présentoient à moi. Je sais qu'un meilleur regime ou plus de précautions rendent le séjour de villes moins malfaisan aux indigènes, mais je sais aussi que ce n'étoit pas moins funeste aux français qui venoient s'y établir pour leur trafic. En général le séjour de la Morée n'est guère plus sain que celui de Chypre, et c'est ce qui doit faire craindre au Gouvernement d'y verser une grande population française.

Je ne voudrais donc pas qu'on regarde l'expédition de Morée dans une guerre avec les Turcs, comme un objet capital; je voudrois seulement [p.24] qu'on occupe cette province avec un corps detaché et comme un point militaire pouvant servir d'appui à notre attaque en Albanie. L'attaque faite à la tête de la Grèce, Citoyens Directeurs, supplet à toutes les autres et dégage sur le champ Corfou et nos autres îles (sic!). Elle a encore plusieurs autres avantages. C'est une veritable diversion que nous fesons en faveur de Bonaparte. Nous prenons la Turquie d'Europe par le milieu, et le Grand Seigneur ne pourra envoyer contre notre armée d'Egypte, des troupes en Syrie, lorsqu'il sera obligé de se défendre, au cœur de ses États jusqu'aux alentours de sa Capitale. Nous donnons nous mêmes plus aisement la main à Paswanoglou qui n'est encore qu'aux aventures, ce donc nous pouvons faire en héros, à ce Paswan-Oglou qui n'est plus alors séparé de nous que

par des intervalles aisés à franchir et qui a des partisans secrets parmi les Beys de la Macédoine et de l'Épire.

Nous nous rapprochons même militairement de Bonaparte en allongeant la chaîne de nos points intermédiaires avec [p. 25] l'Égypte; et si Bonaparte peut combiner une attaque simultanée en Syrie avec notre attaque en Grèce, qui impose en général de recruter des Druses et des Mutvalis, et de parcourir comme un tourbillon la longue lisière de la Syrie, sa droite appuyée sur le Liban, sa gauche sur la mer et balayant devant lui, ce troupeaux des Curcs (peut-être Kourdes?) aneantis par Djezza, comme le vent balaye la poussière. S'il arrivoit ainsi aux Gorges de l'Issun où la Cavalerie du Grand Roi ne pourroit se mouvoir et qu'après l'avoir culbuté dans les precipices de l'Amann et si lui prit fantaisie de franchir les Monts souscilleux et deserts du Taurun et de descendre comme la foudre sur le Sangare dans les plaines de la Galatie encore couvertes des trophées de nos ancêtres et honteusement dominée aujourd'hui par une poignée de Turkmans qui sont les Albanais de l'Anadolie l'effroi ne précéderoit-il pas le Général et le nom français jusqu'au rivage de Bosphore; et si [p. 26] notre armée de la Grèce penchoit en même tems jusqu'à la Cavale et à Philipès, en parcourant dans quinze jours une espace de terres que les légions d'Antoine parcoururent en huit jours, nos deux armées ne pourroient-elles pas se réunir par la ligne la plus courte d'Enos aux Dardanelles; qui pourroit alors empêcher nos communications. Je sais que cette marche est pénible et longue; mais si nous étions maîtres du haut de la Grèce, comme nous les sommes du bas de l'Égypte, avec des corps détachés de nos corps des réserves pourquoi ne pas la tenter et ne pas couper ainsi d'un seul coup le nœud de notre querelle avec la Porte.

Tel est, Citoyens Directeurs, le plan d'attaque, qui me semble le meilleur et le plus approprié au tems actuel, s'il est vrai qu'on veuille faire une guerre sérieuse contre les Turcs. Ce plan peut paroître hardi, mais je vais en justifier l'hardiesse en calculant les résistances résultant de la nature du terrain et des hommes destinés à la [p.27] défendre. La Grèce en designant sous ce nom tous le pays compris au sud des Grandes montagnes qui vont se joindre aux . . . Pangié et d'une ligne tirée du Drino-nero à la Cavale et à l'île de Thase, à une surface de 3850 lieues carrées et une population de 1.920.000 habitans dont un septième est Turc et tous le reste Grec. Le fort de la population est dans le nord. Les hommes sont clairsemés dans le midi. La Macédoine seule nourrie 700.000 hommes, l'Épire 400.000, la Thessalie près de 300.000. L'Étolie la Phocide et la Béotie ont à peine 200.000 âmes, et l'Attique d'après l'évaluation la mieux combinée ne passe pas vingt mille. La Morée qui a sept cent lieues carrées de surface, ne va pas à trois cent mille habitans.

Les dispositions de cette masse d'hommes ne sont pas les mêmes partout.

La masse des Grecs est inerte et n'a pas de volonté propre. Les Turcs ont toujours été très contents en Grèce, [p. 28] mais les préjugés de l'islamisme ne les reconviennent-ils pas contre des infidèles, s'ils se voyaient attaqués par eux. Je ne puis donc dire ce que les Turcs Serviens (?) voient de ce qu'ils sont.

Tous les Agas ou Seigneurs de la Macédoine, affectent l'indépendance, sous quelques vains dehors de soumission. Les beys de Salonique qui sont les plus puissants d'entre eux, singent les beys du Caire, et les Janissaires sont en Macédoine les Mamelouks. L'autorité du Pacha est illusoire et vaine. Les Beys de la campagne imitent ceux de la ville; ils se sont tous groupés autour de quelques hommes puissants qui bravoient avec leurs Albanais les menaces et les firmans de la Porte. Ismail Bey règne à Ceres (Serres), et tous les Agas de la haute Macédoine reconnoissent son autorité. La superbe plaine de Philippes est soumise aux agas de Drame et de Zigna. L'ancienne Pierie est indépendante, sous le commandement de Kalil-Aga qui reside à Katherine et qui [p. 29] s'en étant d'un côté le gardien des Gorges de Pydna, et de l'autre du défilé de Tempé, ce petit seigneur règne aujourd'hui sur l'Olympe à la place de Jupiter. Tous les beys de l'Épire reconnoissent Ali Pacha pour leur maître et tous ceux de la Thessalie de l'Étolie et de la Phocide pour leur protecteur. Ce Pacha<sup>1</sup> fait garder par ses Albanais tous les défilés de l'Olympe, de Pinde, de l'Oeta, et il a établi des grandes gardes au Mezzovo à Zeitun<sup>2</sup> et aux Thermopyles. Il tient ainsi dans ses mains les clefs de toutes les provinces de la Grèce, et on peut dire qu'il y règne en quelque sorte aujourd'hui comme autre fois Philippe, non pas, il est vrai, par la séduction de son or, comme le roi macédonien mais à peu près comme le vieux de la Montagne, en faisant assassiner sans pitié tous les Agas qui ne sont pas aveuglement dévoués à ses volontés. La Morée et le pays de Livadié qui par leurs havres nombreux sont [p. 30] plus exposés aux insultes de galliongis<sup>3</sup> et peuvent plus aisément être contenus par des armements maritimes, sont les lieux de la Grèce où l'autorité du Grand Seigneur est la moins inconnue; mais l'esprit d'insubordination y perce de tems en tems parmi les Janissaires comme ailleurs et on ne peut faire aucun fond sur les misérables ortas qui y sont marinières.

Tel est l'état actuel de la Grèce, voici ses moyens de défense pris du terrain.

Nauplie et Egripo que les Provençaux ont mal à propos appelés Naples

1. Ali Pacha avait des gardes sur les défilés, sur l'ordre de la Porte, étant Pacha des routes (dervins).

2. Lamia.

3. Marins de la flotte turque.

et Negrepont sont aujourd'hui les deux meilleurs forteresses de la Grèce; mais elles n'ont qu'une fosse et un rempart sans revêtement. Il n'y a pas dans chacune de ces Places dix canons en état, et pas un seul canonier qui sache pointer. La Palamide qui est un pentagone venitien irrégulier peut être battue par une montagne qui est à trois cent toises au Nord-Est, et la citadelle de Negrepont croulé de vétusté. Coron, Modon, Navarin sont des forteresses sans fossés et sans ouvrages extérieurs. Salonique, l'Arta, le Volo, Athènes, Salone, Malvoisie et Patras ne sont que de lieux fermés [p. 31] aux quels on a donné le nom imposant des Places fortes. Les châteaux de tous ces endroits sont de bicoques faites pour être importées l'épée à la main.

La Cavale et la Platamona dans la Macédoine, Tepeleni, la Valona Delvino dans l'Epire, Talante (Atalanti) et Lepante dans la Phocide; les deux petits Dardanelles qui ouvrent ou ferment le golfe de Corinthe enfin tous les autres châteaux plantés sur des rochers dans l'intérieur de terres, ne sont que de misérables donjons où l'on peut tout au plus porter cinq cent hommes. Tous ces forts de vieille ou de nouvelle construction, peuvent être bons pour s'y enfermer dans une crise avec un trésor, un Karem, une garde, et y attendre en paix que l'orage soit dissipé! mais ils ne valent rien pour couvrir un pays ou pour arrêter une armée dans son progrès. Ce sont moins des fortifications que des nids à voleurs.

Je dois cependant répéter ici pour l'honneur de la vérité et pour que le Gouvernement ne soit pas trompé que les Grecs qui vivent dans ce pays du tems de Selim III sous le joug des Turcs ne valent pas ceux qui vivoient sur les côtes de l'Ionie [p.32] sous le joug des Perses, du tems de Xerxes. L'événement de Morée dans la première guerre des Russes a donné la mesure du peu de fonds qu'on peut faire sur la nation Grecque nourrie depuis longtemps dans l'esclavage, abruti par l'ignorance et la superstition, affoiblie par le plus destructeur des Gouvernements, elle n'a plus de courage que de force. On ne retrouve le caractère des anciens Grecs que dans la jactance et la vanité de leurs successeurs. Leurs dissensions actuelles prouvent la perpétuité du même esprit qui déchira l'Empire des Paleologues et immola l'administration à d'absurdes subtilités. A l'exception de ces montagnards que leur pauvreté et leurs rochers rendent féroces et invincibles pour des Turcs amollis dans les délices, le reste de Grecs n'est qu'un troupeau de lâches que la baguette d'un janissaire fait trembler.

Il ne faut donc faire aucun fond sur les Grecs. Ils ne seront ni pour ni contre nous. Ils suivront la bannière du vainqueur et porteront ses fers sans murmure. Si nous mêmes nous sommes assez généreux pour leur rendre la liberté [p.33] et que nous leur apprenions pas à jouir sagement de ce bienfait, dans un an ils ont rescuscité tous les crimes du Bas Empire.

Les Pachas de la Grèce sont les seuls qui puissent nous opposer une véritable résistance s'ils sont d'accord entre eux et s'ils ne sont point contrariés par les Beys. Dans ce cas, nos plus dangereux ennemis seroient Ibrahim Pacha de Scutari, et Ali Pacha de Janina. Ibrahim pourroit nous opposer seize mille albanais, Ali dix mille. Le Pacha de Macédoine et les Pachas de Negrepont et de Morée cinq mille Janissaires chacun. On ne pourroit pas de garnir d'avantage le reste de la Grèce, crainte de quelques insurrections et si l'on faisoit de plus grosses levées on ne pourroit ni les nourrir ni les payer.

Les Turcs pourroient donc nous opposer en Grèce une armée de cinquante mille hommes au plus. Je porte les contingens au maximum pour ne point me tromper à notre préjudice. Tout ce que pourroit [p. 34] faire le Grand Seigneur, seroit d'ajouter à cette masse d'Infanterie de toute arme, dix mille Spahis et Timariotes, levés dans la Romelie propre et dans la Bosnie, mais qui ne pourroient franchir les limites de la Macédoine crainte de manque de fourrages.

Pour faire face à cette armée, il nous faudroit jeter dans la Grèce et sur les côtes d'Albanie une armée française des vingt mille hommes, toute composée d'Infanterie de bataille, parcequ'elle est destinée de faire la guerre dans des pays de montagnes, et si l'on vouloit alléger le service de cette armée il faudroit joindre à chaque demi brigade une compagnie de Cavalerie légère, pour les reconnoissances et pour aller à la maraude. Il faut éviter par dessus tout la petite guerre que les Barbares savent aussi bien faire que les peuples civilisés, et ne jamais perdre de vue que notre superiorité sur les Turcs sera toujours dans la manœuvre. Or il n'est pas possible de manœuvrer en présence d'une grande armée avec des [p. 35] corps moindres de dix mille hommes et comme par la nature du terrain et la divergeance des montagnes nous sommes obligés de nous diviser en deux colonnes, pour pénétrer dans l'intérieur du pays, il seroit dangereux de tenter cette expédition avec une armée moindre de vingt mille hommes. Mais avec une armée française de cette force il est impossible que nous soyons vaincus, à moins que nos généraux étourdis de la singulière tactique des Turcs ne perdent absolument la tête. Voici sur cette tactique quelques renseignements qui pourront leur être utiles.

Les troupes que nous aurons sur les bras en Grèce comme en général toutes les troupes Turques levées en Europe sont très courageuses, mais elles sont sans discipline; elles combattent sans ordre. Leur principale force est dans leur choc impétueux; c'est une fureur aveugie. Ce choc est si terrible que les Russes dans la dernière guerre étoient obligés pour empêcher leurs bataillons d'être rompus, de se couvrir par des chevaux de frise où d'enfermer les Turcs entre deux feux. Les hommes devennant alors doux comme des lions pris dans des chausse-trapes.

p. 36 Les Turcs font la petite guerre comme les Tartares leurs pères. Ils rodent par détachement autour d'une armée, et semblent plutôt vouloir la tater que l'attaquer.

Si on veut être juste, on conviendra qu'ils se battent bien en tirailleurs par peloton. Réunis alors par petits paquets de trente à quarante ils voltigent avec legereté dans la plaine et portent partout leur tourbillon et leur drapeau. Ainsi éparpillés et presque toujours en mouvement, ils évitent adroitement le feu de l'ennemi, et ils dirigent passablement bien le leur, parce qu'ils savent conserver assez d'alignement pour qu'aucune tête de leurs pelotons n'en couvre un autre. Ces petits manoeuvres rompues sont faites pour deconcerter un ennemi qui n'y est point fait; mais quand on les connoit on s'en prévaut. Je sens qu'un bataillon français auroit de la peine à se laisser darder par le flanc et à ne point riposter, le mieux seroit pourtant de demeurer immobile dans la ligne et de regarder le nuage des Spahis passants du front aux ailes et revenans des ailes au front comme [p. 37] nous voyons un essain de guepes bourdonnant autour de nous. Laissons les Spahis caracoler en liberté. Toutes ces caracoles ne sont bonnes qu'à fatiguer les cavaliers, et à mettre les chevaux sur les dents; et les chevaux et les cavaliers sont perdus si après leur avoir bien laissé faire leurs sauts, leurs tourbillons, leurs lançades, leurs espèce de manège et de tours au... on les charge rigoureusement. Les Spahis ne sont dangereux que lorsque ils sont aux trousses des fuyards éparpillés dans la plaine; mais si ceux-ci veulent se réunir alors au nombre de quatre où cinq, se mettre dos-à-dos et présenter la bajonnette au podrail(?) des chevaux, il est impossible qu'ils soient sabrés. Il faut vis-à-vis toutes les troupes du monde conserver sa tête, mais surtout vis-à-vis de ces gens-ci. Le Turc est l'homme le plus dangereux, le plus méprisable qu'il y ait au monde, il est terrible si on le craint, et le plus lâche des hommes quand on le brave. Tel est l'effet des hasards de la dernière guerre où les Autrichiens ont quelques fois été vaincus et les [p. 38] Russes toujours victorieux, qu'un Turc se battoit aujourd'hui contre deux Autrichiens et qu'un Russe feroit fuir dix Janissaires. Avec un barbare il faut frapper des coups bien forts, et comme les Russes les épouvanter dès le début.

Les Arnaoutes ou Albanais sont sans contredire l'élite de l'infanterie turque. Ces hommes taillés en général dans les plus riches proportions avec de tournure vraiment guerrière, sont les meilleurs escarmoucheurs à pied, qu'il y ait au monde. Ils ont toutes les qualités que ce service exige. Ils sont chasseurs parceque nés dans un pays sauvage et presque barbare. La chasse est un de leurs plus grand moyen de subsistance. C'est celle de leur pays et de leur état de civilisation. Dans ces deux situations les hommes ne manquent jamais à être courageux, et les Albanais le sont à un tel point que si ces hom-

mes savoient se donner en combattant un point d'appui, comme autre fois Philippe et Alexandre leur en donnèrent l'un dans l'ordre profond de la Phalange, ils pourroient encore conquérir [p.39] une seconde fois le monde; un jour peut-être l' Empire Romain trouvera là ses legions Illyriennes. Ce que les Albanais sont à l'Infanterie, les Spahis le sont à la cavalerie; c'est la meilleure armée des Turcs. Mais cette superbe cavalerie de Spahis est peu nombreuse et elle est mutinée et capricieuse. Souvent un jour de bataille elle refuse de charger. Mais quand elle s'y determine et qu'elle charge en masse, ce qui lui arrive rarement, elle perce comme la foudre. Tout corps qui vient alors la recevoir fut-il la meilleure cavalerie de l'Europe, sera culbutté s'il ne serre ses files et ne se donne la plus possible de profondeur. Il faut arrêter les Spahis devant un rempart, et quand on veut les charger il faut faire toutes les évolutions sans se rompre et alors on est sûr de les faire fuir mais on parviendra difficilement à les entrainer, car ces cavaliers Turcs font volte face aussi bien que les anciens Parthes, et ils se retirent en haut avec plus de vitesse qu'on peut [p. 40] avancer sur eux. Leur recul se fait sans deranger la ligne, parce que ce n'est par un corps qu'ils manoeuvrent et que chaque homme parmi eux se meut séparément. Figurez-vous un corps de cavalerie per . . . fuyant et poursuivant tour à tour les lignes de Crassus, et vous aurez une idée de la cavalerie des Spahis. Les Turcs ne sont bons que pour la petite guerre parce que dans l'infanterie comme dans la cavalerie, ils n'ont debout que la troupe légère.

Leur artillerie detestable, la plus part des canons ne sont pas de calibre, et presque tous sont sans affut. On les place sur la première butte qui se présente, et ils sont servis par le premier venu qui vient tirer pour s'amuser ou pour faire parade de son adresse. Les Turcs surchargent les pièces, parce qu'ils s'imaginent par là, augmenter leur portée et ils ne font que crever les canons et manquer le but, parce qu'en augmentant la vitesse initiale ils augmentent aussi sa resistance du milieu, qui fait plus ou moins devier [p. 41] les boules. Ils ne connoissent pas l'usage de l'artillerie volante, ni même celui des obsusiers, qui sont si utiles, surtout contre la cavalerie, lorsqu'elle est trop éloignée pour qu'on puisse l'atteindre à coups de canon, ou lorsqu'elle se tient, comme elle fait ordinairement, derrière un rideau. On ne tient pas beaucoup de monde avec les obsusiers sans doute, mais les grenades qui troublent et crèvent aux yeux des chevaux les rendent ombrageux et une charge contre eux en devient plus facile.

Ce qui a fait dans un tems la fortune militaire des Turcs c'est leur système du choc qui étoit terrible lorsque l'usage de l'artillerie n'étoit point connu. Ils cherchoient alors à attaquer un point principal, le plus aisé à assaillir et s'ils parvenaient à deranger quelque part l'ordre de l'ennemi, la

rapidité de leur évolution leur donnoit les moyens d'en profiter avant qu'on put y remédier. Mais lorsque dans les deux dernières guerres des Russes ils ont vu [p. 42] un front garni d'artillerie, se decouvrir devant eux derrière les bataillons, comme derrière un rideau, tiré inopinément et netoyer tous les points d'attaque avec un fracas des detonations qui etouffoient leurs hurlements et leurs Allah, alors ils sont restés muets et confondus. Le même étonnement conforma ces Barbares dans la malheureuse guerre qu'ils viennent de provoquer. Notre artillerie volante fera sur eux le même effet que les elephans de Porrus furent sur les Romains.

### *Considerations Politiques*

J'ajouterais quelques considerations politiques, que je prie le Diréctoire, de peser dans sa sagesse et de ployer à ses maximes. Je ne le présente que parcequ'elles sont naturellement liées à mon sujet.

La nouvelle alliance des Turcs avec la Russie et l'Angleterre va tout changer en Turquie. Tout finira par un partage. Si ce partage a lieu il est juste que [p. 43] nous ayons notre lot; et quand même s'il n'avoit pas lieu, nous devons encore tout tenter pour affranchir la Grèce, tout nous commande une pareille tentation, l'intérêt politique et commercial.

Si les Turcs restent les maîtres de l'Archipel ils donneront le commerce du Levant aux Anglais leurs libérateurs, et ce commerce sera perdu pour nous. Nous le conserverons au contraire si la Grèce recouvre son independance soit qu'elle s'erige en République ou en Monarchie temperée sous notre protection. Elle consentira même à faire poids pour nous dans la balance de l'Europe.

Les interêts des Gouvernements peuvent changer, mais ceux des nations restent toujours les mêmes. Nous recherchions l'alliance de la Porte quand nous pensions qu'elle pourroit opérer une division pour nous, dans une guerre avec l'Autriche. Or la Grèce independante nous offre plus de force reelle que la Turquie pour opérer dans le besoin cette diversion: elle nous offre encore ses ports et ses havres nombreux dans une guerre maritime. Nous [p. 44] devons conserver l'Egypte pour en faire l'entrepôt du commerce de l'Inde, qui s'y diversera naturellement. Pour conserver l'Egypte nous devons établir une chaine de points intermédiaires qui y aboutissent de Malthe et de Corfou, mais cette chaine de points intermédiaires est dans la Grèce et dans l'Archipel (= Mer Egée) qui lié par tant de rapports à la Grèce, que qui est maître du continent l'est necessairement des îles. *Ayons donc la Grèce* et alors en partant de Corfou pour aller en Egypte nous avons tous

les ports de la côte d'Albanie et de Morée. De Malthe en Candie le trajet est court et une fois arrivés dans l'Archipel nous avons le superbe port de la Sude, tous les havres de Candie et de Chypre, et la belle rade de Larnaca en face d'Alexandrie. Dans un tems d'orage ou de guerre, tous les soirs nos vaisseaux peuvent aller mouiller dans un port. C'est donc à l'affranchissement de la Grèce que doit tendre toute notre Politique.

Ne nous trompons pas. Les Russes viennent en Turquie comme ils allèrent en Pologne. Ils [p.45] viennent protéger pour envahir. L'inimitié des Russes et des Turcs est éternelle. Nourris par des préjugés religieux et par des guerres sanglantes, elle est dans les nations comme dans les Gouvernements. Leur alliance momentanée est une monstruosité qui ne peut être le fruit que de l'or anglais, cette alliance ne peut durer. Non contente de cerner la Turquie en Europe et en Asie par le Danube et le Caucase, de dominer à la fois par ses satellites dans la Moldavie et la Géorgie, et de commander jusque dans le Divan par ses roubles et par la peur, le Cabinet de Petersburg veut encore dicter des lois au Sultan avec une armée, sous les murs même du Serail; et comme cette armée pourroit être arrêtée par une poignée d'ennemis dans les montagnes du Balkan, qui sont les portes du Bosphore il a eut l'art de faire appeller cette armée comme auxiliaire à Constantinople.

Paul I<sup>er</sup> peut-être un sot, mais il a dans son conseil des hommes de bien, qui suivent avec passion les projets de Pierre I<sup>er</sup> et de Catherine. Koutchouk bey qui dirige les Affaires [p.46] Étrangères a noué durant sa brillante ambassade près la Porte, des intrigues secrètes avec les principaux Grecs; et cet homme qui est un fanatique de l'Empire Grec, entretient des correspondances suivies dans toutes les parties de la Grèce. Je lui ai moi-même entendu dire qu'il donneroit de grand cœur le reste de sa vie pour hâter d'un seul instant l'accomplissement des grands dessins de la Russie sur l'Empire Ottoman. Koutchouk-Bey doit être signalé comme un politique très rusé, il a joué tous nos Ambassadeurs en Turquie qui ne s'en doutèrent même pas; et tout en menageant exterieurement les français à Constantinople il a agit sourdement et finit par renverser leur crédit. L'État présent des choses doit être regardé comme son ouvrage. Il n'y avoit que lui et Russie capables de profiter de notre defaite d'Aboukir.

On ne peut donc plus douter que les Russes ne veuillent profiter des circonstances actuelles qu'ils ont fait naître, pour partager la Turquie [p.47] d'Europe le partage doit être déjà fait dans le cabinet de Petersburg et c'est peut être pour avoir un lot ici comme en Pologne, sans avoir de mise, dans la loterie, que l'Autriche cajole tant aujourd'hui la Russie.

La Russie voudroit bien encore associer à son partage, pour le faire

mieux garantir, l'Angleterre, et établir cette Puissance en Egypte à notre place; mais quand elle sera bien convaincue de son impuissance à cet égard, il ne seroit pas invraisemblable qu'elle s'adressât à la France, pour peu que nous fissions semblans de nous rapprocher d'elle.

Nous conviendrait il alors d'écouter ses propositions? c'est au Gouvernement à suivre dans ce cas les inspirations de sa sagesse et de sa politique.

Mais il nous convient de maintenant d'empêcher, s'il se peut, la Russie de faire les parts dans ce partage, parce que celui qui fait les parts s'attribue toujours la part du lion. Or il est nécessaire pour détourner cet événement nous liguier avec l'Autriche et de sacrifier tous ce qui [p. 48] n'est notre intérêt réel, à cette alliance, si l'Autriche consente enfin à agir avec nous de bonne fois.

Faisons donc nous mêmes avec l'Autriche ce partage, si les plans du Gouvernement peuvent s'y prêter et n'abandonnons aux Russes que ce que nous ne pouvons pas leur ôter. Empêchons les surtout de franchir les Balkans; ils regnèrent à Constantinople; et la Puissance qui possèdera Constantinople aura un avantage preponderant. Nous ne devons pas craindre, sous aucun rapport, d'arrondir l'Empereur et de lui donner assez de consistance pour servir de digue à l'Europe contre la Russie.

En détournant les combinaisons de la Politique du Nord vers l'Est de l'Europe, nous devons chercher pardessus tout à brider la Russie par l'Autriche et à empêcher ces barbares d'inonder une seconde fois l'Empire Romain. La Puissance Russe devient colossale, et ce colosse si on n'y prend garde écrasera une partie de l'Europe en tombant et y mutilera les hommes et les arts [p. 49] Eveillons donc la jalousie de toutes les Puissances mais surtout de l'Autriche contre la Russie. Adressons-nous directement à l'Empereur, puisque son cabinet est vendu aux Anglais, et faisons voir à ce Prince imprudent que la Russie maitresse de toute la lisière de la Mer Noire depuis l'Ukraine jusqu'à Constantinople serera au Nord et à l'Est toutes les provinces orientales de l'Autriche, et débouchera sur elle et par tous les points militaires qui sont sur les deux rives du Danube. Rappelons lui que depuis Pierre le Grand, la Russie civilisant grossièrement ses peuples Barbares, conservant une force sauvage, même en s'enrichissant des arts et de la tactique moderne a déjà humilié le Caucase, soumis la Georgie donné des lois à la Perse, subjugué les Cosaques détruits les Tartares, conquis le Kouban et la Crimée, a déjà une fois soulevé la Grèce. La maison d'Autriche ne peut avoir oublié que les ports de la Prusse ont été dans les mains de Pierre III et qu'il n'a . . . qu' à un caprice [p. 50] de ce prince de rayer de la liste des Rois le nom du Grand Frédéric, comme Catherine en a rayé le nom du foible Stanislas.

Fixons encore les regards de l'Autriche sur la perfidie du Gouvernement Anglais qui veut la jeter dans le parti des Russes; de ce Gouvernement qui a perdu tous les Rois de l'Europe dociles à ses conseils, qui a soudoyé le Roi de Sardaigne et qui l'abandonne aujourd'hui dans son malheur; qui a amené le roi de Naples et qui finit quand il le voit vaincu par lui enlever son escadre et ses trésors, de ce Gouvernement qui souffle à Constantinople le feu de la guerre qui doit perdre le Grand Seigneur, mais qui détruit le commerce français du Levant; de ce Gouvernement qui veut precipiter la Maison d'Autriche dans une nouvelle guerre qui sera sa ruine pourvu qu'elle occasionne à la France quelques nouveaux malheurs; de ce Gouvernement enfin qui alimente avec son or les guerres sanglantes [p. 51] qui desolent l'Europe qui créent des malheurs universels.

Ce Gouvernement qui ne voit rien hors de lui; va criant partout depuis l'invasion de l'Egypte à l'interêt, general violé, quand dans la réalité il ne s'agit que du sien propre. N'est-il pas évident qu'il est plus avantageux à l'Autriche, maitresse de Venise, de Trieste, et de toute la côte Dalmatienne; et en général à toutes les Puissances riveraines de la Mediterranée que le commerce de l'Inde se fasse par la Mer rouge que par le cap de bonne Espérance, qu'il est indifferant aux Puissances de l'Océan que ce commerce soit dans les mains des Anglais ou dans celles des Français, qu'on s'approvisionne de toilerie à Calcuta où à Alexandrie, dans un port d'Angleterre ou dans un port de France. N'est il pas même avantageux à toutes les puissances, quelque part qu'elles soient placées, que le commerce de l'Inde se fasse par l'une et l'autre route et que les Anglais n'en aient plus exclusivement le monopole.

p. 52 Mais en eveillant la sollicitude de l'Autriche du côté de la Russie et de l'Angleterre, rassurons la pleinement du côté de la France.

Ayons un système diplomatique invariable, prononçons nous habilement sur les limites que nous voulons nous donner. L'Autriche acceptera la paix, quand l'Autriche saura jusqu'où nous voulons aller. Rassurons avec l'Autriche les Gouvernements qui sont hors de notre cercle. Les Gouvernements ne demandent qu'à exister et se sacrifieront tous au besoin d'être. Le gouvernement français est assez fort de sa sagesse, de la puissance de sa nation. Il n'aura jamais besoin de se créer des appuis dans les Républiques alliées.

Il gouvernera l'Europe par ses Ambassadeurs comme il gouverne la France par ses Ministres, s'il veut retablir l'équilibre dans la balance generale et marquer bien les poids qui doivent aller dans les mêmes bassins.

En regardant l'Autriche et la Prusse comme [p. 53] se servant de digue l'une à l'autre, il nous convient ce me semble de les conserver et de balancer autant qu'il se peut leur puissance. Conservons les encore comme servant l'une et

l'autre de digue à la Russie qui veut se déborder sur l'Europe.

Menageons l'Espagne et les États unis d'Amérique pour conserver les Antilles; la Suède, le Danemark pour n'être pas exclus de la Baltique, toutes ses puissances pour balancer avec elles sur les mers la puissance Anglaise.

En joignant ainsi l'influence de nos maximes à celle de nos Armées nous rendrons la Paix en Europe et l'Europe bénira la République française et son Gouvernement<sup>1</sup>.

M.A.E., CORRESPONDANCE CONSULAIRE, JANNINA, T. 2, 1808-1809, F. POUQUEVILLE

DOCUMENT NO. 18, Jannina le 20 mars, 1808, (5 pages et 10 lignes), qui finit:

La guerre étant indispensable contre la Turquie il faut arriver à grands pas dans l'Epire pour sauver Ste Maure et Parga, adresser une Proclamation aux Grecs en leurs annonçant un Gouvernement Consolateur (sic) et promettre en même temps la Protection aux Turcs.

Il faut que les premiers coups soient dans le cas d'imprimer la Terreur.

Il faut conserver le plus possible des formes despotiques, sans cela on n'aurait pour résultat qu'une anarchie effroyable, car les Grecs n'ont jamais su et ne sauront jamais se gouverner.

Je suis et . . .

F. Pouqueville

DOCUMENT NO. 26 (f. 42), Jannina 10 mai, 1808 (1 page et 5 lignes): Les insurgés ou voleurs de Xiromero viennent d'entrer en Thessalie<sup>2</sup>.

DOCUMENT NO. 30 (ff. 46-47), Jannina le 4 Juin, 1808 (2 et 1/2 pages): Sur l'insurrection de Thessalie. Vlachavas est le frère d'un des officiers de Czerni Georges Generalissime des Serviens. Selon Pouqueville derrière toute insurrection chrétienne de la Turquie se trouve la Russie. Il est facile de faire les Grecs changer d'avis et se mettre *sous les Français*. D'un signe toute l'Aca-

1. Le document s'achève avec la demande de Félix Beaujour d'être nommé «chef de Bataillon». Il ajoute que «L'Institut National peut aussi vous rendre compte de ce que j'ai fait en Grèce pour enrichir les arts français» [ἀρχαιοκαπηλεία]!

Il se plaint que après la déclaration de la guerre les Turcs «sont venus enlever de la maison consulaire de Salonique mes livres, mes statues, mes antiquités, enfin tout mon mobilier».

2. Il s'agit du mouvement de Papas Vlachavas chef des insurgés de Thessalie.

rnanie deviendra française depuis le Golfe d'Arta jusqu'au mont Parnasse. Profitons en de l'occasion. (Le document est imprimé en entiers dans Χρ. Πελεκίδη, *Ίδεολογικά ρεύματα του έλλητισμοῦ τῆς τουρκοκρατίας*. Jannina 1974).

DOCUMENT NO. 34 (ff. 56-57), Jannina 26 juin, 1808: La revolte de Thessalie se soutient (ff. 58-60).

DOCUMENT NO. 35, Jannina, 14 juillet, 1808 (5 pages et 4 lignes): Projet de Pouqueville pour la conquête de la Grèce. Pouqueville propose l'occupation par les troupes par des ports de l'Albanie de la Morée et de Livadie jusqu'à Salonique. Si Napoleon veut remonter la Turquie au rang des Puissances il faut détruire tous les Pachas de l'Europe.

DOCUMENT NO. 147 (ff. 272-274), 23 mars 1809: Les Grecs sont tournés vers Napoleon. Si on fait (Les Français) une invasion en Grèce, il faut apporter des portraits de l'Empereur Napoleon afin que les Grecs puissent les placer dans toutes leurs églises. Catherine (de Russie) employa ce moyen avec succès.

DOCUMENT NO. 154 (f. 281), 13 avril, 1809: L'ancienne armée de Bairactar en bandes de voleurs infestent Thrace et Thessalie.

DOCUMENT NO. 157 (ff. 287), 2 mars, 1809 (2 pages): Les Grecs de l'Acarnanie n'attendent qu'un signal pour courir aux armes. Les primats de Thessalie ne pensent payer des contributions voulant les verser aux mains des français (selon Pouqueville).

DOCUMENT NO. 250 (ff. 442-443), 6 decembre, 1809: Propos de Leak (agent anglais) sur les intentions des Anglais. Ils ont Malthe et Sicile, ils leur faut Corfou. Ils peuvent prendre Candie à la première rupture avec la Porte, ils s'établiront à Paros, puis à Rhodos.

M.A.E., CORRESPONDANCE CONSULAIRE, JANNINA, T. 3, 1810, MARS, 1811

DOCUMENT NO. 49: Pouqueville écrit «grecs parjures: aujourd'hui la posterité de l'écume du barbares qui inonderent autrefois l'Europe» (sic!)

M.A.E., RUSSIE T. 28, 1821-1834

**ff. 25-43**, 22 avril 1822. Mémoire sur le demelé de la Russie et de la Porte Ottomane. Il est écrit par Edouard Lefebure qui est un philhellène (à la rigueur).

#### Extraits

f. 25 Les Grecs ne peuvent plus rentrer dans la subordination, ni la Porte leur accorder decemment les garanties qu'ils demandent les armes à la main. [f. 35<sup>v</sup>] L'Angleterre veut le maintien integral de la Turquie Européenne, et cela se conçoit parce que tout y est bien arrangé pour elle. [f. 37<sup>v</sup>] Les Grecs demandent les armes à la main leur émancipation; sont considérés de deux manières différentes en Europe; par les Gouvernements comme des Rebelles qu'il faut comprimer, par les peuples comme de chrétiens qu'il faudrait protéger; ainsi tandis que les Cabinets travaillent à arrêter le mouvement qui pousse la Grèce à son affranchissement, les Peuples la seconderaient volontier de toute leur energie.

**ff. 197-224** Questions sur la guerre d'Orient, sur les eventualités qu'elle peut amener, et que la France peut y prendre. 30 mai 1828. Signé: Lesur publiciste du Ministère des Affaires Étrangères.

f. 197 La cause des Grecs que la sympathie de religion au départ, avait adopté, et où la politique de la France et de l'Angleterre venait d'intervenir pour éviter l'effet d'une protection menaçante . . . ne parait maintenant qu'une question secondaire. Il ne s'agit plus seulement de l'indépendance d'un petit état dont le nom se rattache aux plus beaux souvenirs de l'antiquité, c'est une querelle où les intérêts de toutes les puissances peuvent être engagés compromis et menacés.

f. 200<sup>r</sup> Nous ne pouvons pas ici examiner les droits ou l'excuse de l'insurrection grecque, les conséquences banales ou heureuses, que devait avoir, les calamités, les horreurs ou les prodiges qu'elle a enfanté; un volcan s'était ouvert . . . l'Angleterre, la France et la Russie ont décidé que la Grèce serait libre.

f. 200<sup>v</sup> L'Angleterre qui se fait considérer comme le protecteur de l'Intervention, il est evident qu'il s'était resigné à l'indépendance des Grecs que pour éviter une guerre que la Russie eut faite en leur faveur.

f. 201<sup>v</sup> Les Puissances protectrices de la Grèce ne peuvent pas battre les Turcs dans la Morée et les défendre à Constantinople.

... Il se peut que l'Angleterre abandonne brusquement la cause des Grecs, et se tourne du côté des Turcs dont la politique et l'existence, dont la nullité maritime et l'indifférence en matière d'industrie et du commerce aspirent plus de sécurité, promettant plus d'avantage que l'établissement d'un peuple actif, (=le peuple grec) [f. 202<sup>r</sup>] guerrier et qui saura profiter de la plus belle position maritime et commerciale de l'univers. Un publiciste: Mably, *Droit public de l'Europe*, chapitre 6, a dit «Qu'il importe à tous les peuples qui font le commerce du Levant que la Grèce et les autres provinces ottomanes soient entre les mains d'une nation oisive et paresseuse (= les Turcs) et qui ignore l'art de tirer profit des avantages de sa situation».

f. 210<sup>v</sup>-211<sup>r</sup> La France il faut qu'elle agisse immédiatement en faveur des Grecs, dont elle devra cultiver l'amitié pour ses intérêts maritimes. L'Angleterre et la France doivent jeter de troupes dans le continent Grec et dans les îles; et y protéger l'établissement d'un gouvernement régulier (= le Grec) qui facilitera la conciliation des intérêts nationaux avec le droit de la au Porte ou des sujets ottomans.

f. 211<sup>v</sup> Le Gouvernement provisoire de 1827 (= le Grec) avait porté ses limites des extrémités, de l'Attique et de Thessalie et jusqu'au fleuve Aous, au delà duquel aucun état de l'ancienne Grèce n'a pu s'établir.

f. 215<sup>v</sup> Si la Russie demande la province de la Bulgarie, l'Autriche et l'Angleterre tenteront elles de s'y opposer par les armes?

f. 216<sup>r</sup> L'Autriche s'emparant de la Serbie, de la Bosnie, et de la Croatie turque...

M.A.E., PERSONNEL, T. 20, 1822, FF. 37-176

A. ff. 136-141. Consideration sur l'État actuel de la Turquie par rapport à la France, Paris, le 20 decembre 1822 (signé Cousinery)<sup>1</sup>. Pensées de Cousinery sur la revolution grecque completé par...

B. ff. 151-162. Supplément au Mémoire sur les Grecs, Paris, le 2 fevrier 1823 (signé Cousinéry).

1. Cousinéry, agent français au Levant, consul à Thessalonique. Voir, Louis Bergasse, *Souvenirs de Marseille et des Échelles du Levant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Deux consuls marseillais au Levant. Un courtier et un notaire marseillais sous la Revolution*, Marseille 1921. Spécialement pp. 28-71, Éspirit Cousinéry, consul et numismate français dans le Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle.

f. 136 Deux nations dont la célébrité est bien opposée et dont l'une est esclave de l'autre: deux nations que le fanatisme empêche toujours de s'amalgamer par la jouissance des mêmes liens sociaux: deux nations enfin qui sont dans ce moment acharnés à se détruire et qui n'admettent ni les lois de la guerre, ni le conseil de l'humanité, présentent le renouvellement de ces atrocités sanguinaires qui ont trop souvent affligé l'espèce humaine.

Le Turc s'irrite à l'excès contre l'esclave qu'il méprise et le grec devenu audacieux par le sentiment de sa force et de sa dégradation même ose braver l'indigne maître qui l'a trop longtemps avili; d'une pareille lutte devait naître une ferocité qui a peu d'exemples. Les deux peuples nous en offrent le tableau le plus déplorable.

Quelque puisse être le résultat d'une insurrection qui présente des obstacles difficiles à surmonter, sans de puissant secours; quelle que soient les divergences des opinions politiques et individuelles [f. 136] à l'égard d'un événement aussi extraordinaire il n'est pas moins urgent pour la France qu'elle y attache ses regards; que s'élançant dans l'avenir elle calcule sans délai toutes les chances d'une pareille convulsion politique. Serviteur fidèle du Roi, employé pendant plus de cinquante années dans les consulats du Levant, l'auteur du présent mémoire ose à ce titre soumettre à son Excellence Monseigneur le Ministre des affaires étrangères quelques idées que sa longue habitation dans la Turquie et ses nombreux voyages lui ont fait acquérir; il croit devoir examiner les questions suivantes:

- 1<sup>o</sup> dans quel état se trouve actuellement la Turquie, dans les principales parties de son gouvernement intérieur
- 2<sup>o</sup> Quelle seroit sa position dans le cas de la dispersion des Grecs?
- 3<sup>o</sup> Quelle seroit dans l'événement contraire l'effet politique de la réintégration de la nation hellénienne?
- 4<sup>o</sup> Quel intérêt l'Angleterre, l'Autriche et la France peuvent-elles prendre au sors de cette nation.

#### *Première Question*

Dans quel état se trouve en ce moment la Turquie dans les principales parties de son gouvernement intérieur.

La crise violente qui agite aujourd'hui la Turquie prouve plus que jamais que cette puissance seroit depuis longtemps anéantie si des ressorts puissant étrangers [f. 137] à sa constitution n'avoient arrêté le mouvement qui l'entraîne vers sa chute. Les hommes les plus marquants dans la Science

des gouvernements tels que Montesquieu, Volney et beaucoup d'autres ont déjà prouvé cette tendance à un renversement total. L'insurrection des Grecs nous demontre l'impossibilité de soutenir ce colosse aux pieds d'argile, élevé dans des tems d'ignorance sans acquérir jamais les éléments de sa conservation. La violence qui jusqu'à une certaine époque était l'un des rouages de ces étranges gouvernements, n'est plus efficace aujourd'hui que dans la capitale où elle n'a pas même produit les meilleurs effets. La severité de l'exécution pour la levée des troupes a perdu de sa force, et la soumission qui engageoit aveuglement le soldat à marcher, a fait place à une indifférence qui se manifeste de toutes parts. Le cri du raliement autour de l'étendard sacré a presque entièrement cessé d'avoir sa religieuse efficacité. Le message d'un Capidgi n'est plus un sujet de terreur pour les Gouverneurs des provinces ni pour les grands de l'empire, la ruse ou le parjure, supplient quelquefois seulement auprès de succès de ce message funeste.

On voit à présent tantôt un pacha courageux rivaliser avec son maître, tantôt un aga effacer par sa richesse et par la puissance de ses partisans, le pouvoir du pacha lui-même.

Par l'effet d'un pareil désordre le sujet Ottoman change ses idées et mesure sa conduite sur l'instabilité du pouvoir; de là resultent l'anarchie féodale et l'anarchie populaire, avant coureurs certains [f. 137] du bouleversement de l'enorme machine politique. Le soulèvement de la Nation hellénienne tend à débarasser l'Europe d'un fardeau dont elle devoit se degager tot ou tard.

Un empire qui coule ainsi de toutes parts, qui altère sans cesse, sa monnoie, ose encore repousser les negociations de la Russie et menace les Grecs de son immense population guerrière de l'Asie; mais cette menace est-elle fondée? c'est sur cette question qu'il faut s'arrêter.

Plusieurs motifs s'opposent à cette levée si importante de l'Asie; rien n'est mieux attesté que la depopulation de cette grande partie de l'empire ottoman: nombre des voyageurs et surtout d'anglois qui l'ont parcourue, s'accordent sur ce point et je puis y joindre mes propres observations affirmatives. L'Asie Turque à déjà employé la presque totalité des soldats dont elle pouvoit disposer; ceux qui restent les grands propriétaires les retiennent soit parce qu'ils sont eux mêmes menacés ou parcequ'ils ont comme le pacha d'Egypte des vues d'indépendance. Mais en supposant que le Grand Seigneur voulut dégarnir les environs du Danube de cette masse asiatique qu'elle y a reunie pour les opposer aux Russes et que les destine a soumettre les Grecs, de grandes difficultés s'opposeroient à cette nouvelle destination; le manque de vivres à travers des pays devastés, et le manque de bon volonté de venir de si loin attaquer des montagnards desesperés et victorieux.

D'ailleurs ces asiatiques lasses d'une campagne qui ne les a occupé qu'au pillage et à la devastation, enrichie la plupart du butin qu'ils ont fait dans la Valachie et la Moldavie voudroient [f. 138<sup>r</sup>]-ils encore s'éloigner de leurs familles, de leurs biens et de leurs agas, c'est ce qu'on pourroit difficilement supposer dans l'état actuel des choses.

Supposons encore, que la levée en masse dans la Romélie forme l'espoir de sa hauteur; ce pays nous présente la même penurie d'hommes et plus de besoin d'y diviser les forces, de plus, toutes les levées possibles ont déjà été faites et ces rassemblements spontanés et tumultueux n'ont servi qu'à faire massacrer des Grecs encore soumis et desarmés sans conduire à aucun succès réel.

Ces troupes ont presque toujours fini par être dispersées par le courage d'un peuple sans expérience, mais qui triomphe d'une bravoure aveugle et également inexpérimentée.

Or si nous considérons que tant d'efforts déjà tentés dans la Romélie n'ont pas amélioré l'état des choses, si nous calculons la perte d'hommes qui s'y est faite, depuis la revolte d'Ali Pacha jusqu'à ce jour, nous pourrions aisément conclure que les soldats les plus braves de cette province ont péri et que ceux qui restent disponibles sont frappés d'un découragement qui ne peut cesser que par l'arrivée d'une force très considérable.

### *Seconde Question*

Quelle seroit la position de la Turquie dans le cas de la dispersion des Grecs ?

Malgré les avantages d'une supériorité qui se manifeste du côté des insurgés, malgré la bravoure et la persévérance qu'ils opposent à des ennemis obstinés, il existe néanmoins des circonstances qui peuvent contrarier leur hardie entreprise. Le manque d'argent, et de munitions, des jalousies des dissensions parmi les chefs, des ruses d'un ennemi plus habile en ce genre qu'en stratagèmes militaires, la desertion des Idriotes si ces insulaires éprouvaient des revers [f. 138<sup>r</sup>] inattendus sont autant de calamités dont se trouvent menacés non seulement les insurgés, mais encore ceux de leurs frères que la terreur comprime dans une grande partie de l'empire ottoman. Dans une pareille situation la condition des Grecs atteints de tout côtés par la haine fanatique et par l'esprit de vengeance seroit horrible. Qui pourroit tracer un pareil tableau ? et qui douterait qu'il ne fut plus sanglant et plus déplorable que tous ceux qui ont déjà tant revolté l'Europe entière. Après un pareil désastre, la Turquie d'Europe ne présenteroit plus

qu'une solitude couverte de tombeaux et des ruines; il est affreux de se représenter ce Théâtre, de toutes les calamités humaines, et il seroit aussi glorieux d'arrêter le cours de tant de malheurs, qu'il est pénible d'en prévoir la réalité.

L'effet politique de cette grande révolution seroit d'accroître dans ce pays ensanglanté le crédit et la puissance d'une nation depuis long temps notre rivale dans la Marine et le Commerce.

### *Troisième Question*

Quel seroit l'effet politique de la réintégration des Grecs?

Opposons à cette douloureuse perspective celle qui nous montreroit le terme d'une oppression dont j'ai été si souvent le triste témoin. Changeons cet affreux désert en une habitation hospitalière où se trouveroient réunis tous les Grecs actuellement dispersés; voyons y les sciences, les arts le commerce vivifier de nouveau ce pays, si justement vanté et y prendre la place de tous ce que la servitude a de plus hideux sous la verge d'une barbarie incurable [f. 139] qu'il seroit digne d'envie ce sol de la Grèce, si favorisé par la nature, ce noble sol si riche de souvenirs inéfaçables. Si nous y voyons renaître des habitants dignes de leurs ancêtres, et méritant par leur sagesse d'être admis à la grande famille politique. L'affranchissement des Grecs de l'Europe serviroit par de convenables modifications à l'équilibre général plutôt qu'il ne lui seroit nuisible.

Cet affranchissement deviendroit évidemment utile à la France. Peuple nouveau les Grecs éprouveroient le besoin de notre alliance leur marine deviendroit notre auxiliaire, notre commerce offreroit à leur consommation tout ce que leur industrie ne sauroit produire de long temps et leur agriculture en se perfectionnant fourniroit de plus en plus des matières premières à nos manufactures. En l'état notre commerce avec la Turquie est à peu près nul, nous n'avons rien à perdre, et nous pouvons beaucoup gagner par de nouveaux rapports.

### *Quatrième Question*

Quel intérêt l'Angleterre, l'Autriche et la France peuvent-elles prendre au sort des Grecs.

Le peu de confiance dans les moyens des Grecs pour soutenir une insurrection aussi extraordinaire, a dû ajourner toute délibération de divers états de l'Europe à ce sujet.

L'Angleterre est allée plus vite: son mécontentement, s'est manifesté des les premiers pas des Grecs vers la liberté.

f. 139<sup>v</sup> En general on a pensé d'abord, que l'insurrection étoit intempestive. Les Anglois en ont jugé autrement: leur prévoyance qui est la plus haute partie de leur politique, les a aportés loin dans l'avenir, et ils ont douté que les Turcs vieillis dans leur routine militaire, et toujours enfantins dans la science du gouvernement, puissent resister à une nation lassée de ses fers et déjà préparée à les briser.

Une vaine apparence de forces, ne leur donnoit, aucune garantie contre une insurrection qui menaçoit leur prépondérance maritime. Ils n'ont vu dans une grande population insurgée, que des marins habiles et des soldats tous déterminés à vaincre ou à mourir. D'ailleurs de grandes circonstances favorisent les Grecs de tous les côtés: La Turquie menacée sur le bord du Danube, attaquée sur les frontières de la Perse, obligée de défendre ses provinces maritimes, et de reprimer en même temps les Grecs et le pacha de Janina, présenteoit une position d'autant plus critique, qu'elle fortifieroit l'énergie des Grecs en affoiblissant la présomption de leur adversaire.

Un pareil état de choses ne pouvait qu'allarmer la politique dominante de l'Angleterre; elle n'a vu dans la rehabilitation des Grecs, qu'une nation rivale, qu'il falloit etouffer de sa naissance, et ce n'est pas la première fois qu'elle a formé des projets de cette nature.

Le voeux de l'Europe, les considérations, religieuses, la voix de l'humanité, l'horreur des effets d'une ferocité superstitieuse, le sentiment de sa propre humiliation, lorsqu'elle est obligée de se prosterner aux pieds du divan, ne pouvoient arreter la marche du cabinet de Londres; il y fut resolu qu'on travaillera à Constantinople et à Corfou à tous les moyens de miner l'entreprise hellénienne.

f. 140<sup>r</sup> Rien jusqu'à présent n'a été oublié pour sacrifier une nation chretienne; et que ne faut-il pas à l'Angleterre pour achever l'ouvrage de son ambition? soumettre à tous prix les peuples à ses principes politiques, se maintenir l'arbitre de la paix et de la guerre; tous tenter pour atteindre une domination sans bornes, telle est la marche constante d'une nation chez qui la morale de l'évangile est prêchée avec autant de zèle que d'assiduité, et dont la constitution a pour base la liberté de l'homme.

L'Angleterre a evidemment un double objet dans sa determination elle considère les Grecs sous le rapport de leur voisinage avec la France, et comme trop avantageusement placée, pour ne pas un jour en obtenir la protection; elle les voit déjà ses alliés les plus naturels et les plus fidèles: on conçoit des lors qu'elle n'a rien tant à cœur que de rompre de bonne heure des liens

aussi nuisibles à sa politique; de plus elle ne peut se dissimuler les grandes avantages commerciaux que la France retireroit de la réintégration d'un peuple qui ne peut se passer d'elle.

### *De l'Autriche*

L'Autriche parvenue à la domination de l'Italie et qui craindrait que de nouvelles fermentations libérales ne vissent troubler ce beau pays, n'aimeroit pas sans doute que l'enthousiasme des Grecs vint entretenir cette tendance manifeste des italiens à une concentration qui les porte vers un nouveau système de gouvernement fédératif. La Maison d'Autriche n'a pas ces seules craintes, elle poursuit un plan spéculatif de population pour ses [f. 140<sup>v</sup>] provinces méridionales et orientales; le Banat et la Hongrie se repeuple, depuis nombre d'années, par l'effet du commerce autant que par le besoin de tranquillité de la part des voisins trop vexés par la tyrannie de leur dominateur.

La Cour de Vienne profite ainsi d'une émigration journalière qui enrichit des pays dévastés par d'anciennes guerres, et elle auroit à redouter que l'amour de la patrie ne fit revenir en Grèce une multitude de ses colons agriculteurs et commerçants.

Cet affranchissement mettroit en même temps une barrière à de nouvelles émigrations, et affaiblirait un commerce qui prendrait de nouvelles directions par l'établissement d'une marine, dont il est aisé de se figurer les progrès et l'emploi.

Tant des motifs suffisent pour expliquer la politique de la maison d'Autriche; dont les complaisances pour la cause des Turcs s'est si clairement manifesté il y a environ 20 ans, et qui s'exprime aujourd'hui plus clairement que jamais.

### *De la France*

La France est dans une position opposée à celle de l'Angleterre et de l'Autriche. Ce qui convient à ces deux puissances ne peut que contrarier ses vues bienfaisantes; sa religion, sa justice, la sollicitent en faveur des Grecs. Elle ne doit point perdre de vue ce que l'affranchissement de la Grèce offre de favorable à sa Marine, à son Commerce et à sa prospérité en général.

Parmi les puissances qui communiquent habituellement avec la Turquie, la France est sans contredits celle qui peut recueillir le plus de fruits de la [f. 141<sup>r</sup>] régénération des Grecs; sa politique ne sauroit voir dans la Grèce constituée, qu'une nation placée de manière à la rendre son alliée naturelle, soit comme commerçante, soit comme puissance maritime.

Que ne feroient pas les Grecs pour complaire à un aussi puissant voisin s'ils l'obtenoient pour leur protecteur? et quels benefices n'obtiendrait pas la France avec une nation à qui elle seroit assurée de fournir toutes sortes d'approvisionnement au détriment du commerce autrichien et du commerce anglois.

Ajoutons que nos querelles avec l'Angleterre ne pourroient qu'interessar les Grecs et les attacher de plus en plus à notre prospérité par les avantages qu'ils recevroient eux mêmes.

Pourquoi donc tarderions nous à acquerir des droits à la reconnaissance d'un peuple qui ne peut être pour la France qu'auxiliaire et jamais rival, et qui nous devoit une nouvelle vie.

Voilà l'aspect sous lequel se présente l'alternative de la liberté des Grecs ou de leur entière dispersion: voilà les consequences de l'anathème que deux puissances ont prononcé contre ce peuple, en faveur d'une nation que la religion proscrit, que l'humanité desavoue, et que la saine politique à déjà condamné.

La France qui ne fut jamais si riche qu'aujourd'hui en hommes et en argent, trouve ici l'occasion de ressaisir le sceptre momentanément échappé de ses mains, l'accroissement de la puissance des Turcs ne pourroit tourner qu'au profit de l'Angleterre.

L'affranchissement des Grecs est au contraire la révolution la plus favorable à la preponderance de la couronne de France.

Paris, le 10 decembre 1822

*Supplément au mémoire sur les Grecs, de Cousinery*

f. 151<sup>r</sup> J'ai examiné dans mon mémoire quel est l'état de la Turquie dans sa population, dans ses finances, et dans les moyens militaires qu'elle peut deployer contre ses ennemis extérieurs et intérieurs du Nord et du Midy et j'en ai reconnu l'insuffisance.

En établissant dans cet écrit les principes religieux, moraux et politiques qui militent en faveur de la liberation des Grecs, j'étois encore loin d'imaginer les succès dont ils pourroient être de nouveaux couronnés et de penser qu'un peuple si long temps opprimé et réduit à ses propres ressources, pourroit parvenir à faire taire le canon des plus fortes escadres du Grand Seigneur.

Je ne m'attendais pas non plus que sa hauteesse après avoir donné le signal de la destruction des Grecs pourroit avoir la faiblesse de sacrifier à ses Janissaires la Tête de son favori.

Ce fait est un nouveau succès pour la nation hellenienne. Sa position

actuelle contraste singulièrement avec les desordres successifs de la capitale et de l'armée; d'un coté tout anime la confiance et le courage, de l'autre, on ne voit que le découragement et le desespoir. On peut donc avouer que la [f. 151<sup>r</sup>] guerre orientale a pris un nouveau caractère plus rassurant pour l'esclave insurgé et plus facheux pour les Turcs. On peut donc penser encore que ce nouvel état de choses a beaucoup influé, sur le changement subit qu'on observe dans la politique de l'Angleterre, qui après avoir paru s'opposer à la libération de la Grèce, en est pour ainsi dire devenue l'auxiliaire en reconnaissant le Blocus.

Sans entrer ici dans aucun calcul sur le parti que pourroit prendre le cas d'une rupture entre la Russie et la Porte, on peut regarder aujourd'hui comme bien probable, qu'elle regarde la liberté des Grecs comme un avantage pour son propre Commerce, et qu'elle a renoncé au projet de soutenir une nation qui est au dernier degré de sa decadence.

Par l'effet de la dispersion des Grecs, l'Angleterre n'auroit plus rien à esperer sur les ruines de la Turquie d'Europe. Là elle espere de voir s'établir un grand peuple de consommateur et de gagner en Asie une augmentation de même genre par la retraite des Turcs européens: bien plus elle voit dans les Grecs un grand peuple à opposer à l'envaissement des Russes et des Autrichiens et une barrière entre les deux puissances.

Sur une pareille base à laquelle se lient d'autres combinaisons politiques, [f. 152<sup>r</sup>] les Anglois prennent aujourd'hui le parti des Grecs; il est même probable, ainsi qu'on l'assure, qu'ils ont déjà un agent secret auprès du nouveau gouvernement qui a renouvelé recemment le serment solennel de soutenir l'indépendance, on dit même que l'agent secret est chargé d'annoncer que l'Angleterre pourra renoncer à la domination des Isles Ioniennes moyennant des conditions avantageuses à la Nation Anglaise, et que les Grecs sont très disposés à accepter.

Bien loin que cette initiative de la part du gouvernement de la Grande Bretagne puisse paroître prématurée, elle manifeste au contraire des vues qu'elle ne craint plus de laisser voir sur des créations nouvelles dont elle saura tirer grand parti.

J'ai déjà démontré combien la France étoit avantageusement placée vis-à-vis des Grecs libres pour obtenir de grands fruits de leur voisinage, et combien ceux-ci doivent être disposés, si on s'y prend de bonne heure, à nous regarder comme leurs amis les plus naturels; j'ai observé aussi combien il importe à la France de fixer son attention sur le sort de ce nouveau peuple. Mon objet principal est de faire appercevoir que le momens est propice pour nous occuper de nos interêts, et pour surveiller les desseins de l'Angleterre en l'imitant.

Dans ce nouveau genre de rivalité [f. 152<sup>v</sup>] il seroit peut-être convenable de tenir auprès du congrès de Peloponnese un agent mur, capable de sonder journellement le terrain d'y insinuer les bons dispositions de la France et d'y jeter les fondements d'un traité qui ne pourroit avoir que de favorables resultats. Un pareil interprete seroit chaque jour en mesure de rendre fidelement compte des faits politiques et militaires et à cet égard les batimens de guerre de sa majesté pourroient être frequemment utiles.

Dans le cas où il plairoit à son excellence d'adopter un pareil projet, l'auteur du mémoire se flatte que ses habitudes dans la Turquie, sa connaissance des langues qu'on y parle et surtout ses longs services dans les consulats, pourroient paroître des titres suffisants pour lui valoir la preference à une commission à laquelle il employeroit tout le zele et toute la prudence qu'elle exige, et dont il ose se flatter d'être capable.

Paris 2 février 1823

Cousinéry

M.A.E., TURQUIE T. 35, 1827

**ff. 332-355.** Rapport sur l'état civil et politique des provences Européennes par Mr de Haller, 1827.

#### Extraits

f. 332<sup>v</sup> Les nations vaincues qui habitent la Turquie d'Europe (le <sup>2</sup>/<sub>3</sub> de l'ensemble) elles se composent:

- 1) Des peuples d'origine Esclavonne ou l'Illyrique (Valaques, Serviens, Bosniaques, Montenegrins, Paulicinistes (= Bulgares) etc.
- 2) Des Arnauts ou Albanais.
- 3) Des Grecs en Europe qui forment le tiers de la population et parmi lesquels les Mainotes (= les Maniates) sont à peu près indépendants.
- 4) Des Juifs repandus dans toutes les Provinces et particulièrement dans les villes.

f. 333<sup>r</sup> Les provences de la Turquie d'Europe sont la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, la Romanie, et dans la Grèce ou Turquie Méridionale, la Macédoine, l'Albanie, la Livadie, la Morée et enfin les îles de l'Archipel.

Celui le Pachalic de Salonique qui s'étend à toute la partie [f. 342<sup>r</sup>] méridionale de la Macédoine; la partie septentrionale gouvernée par de Beys particuliers. On a évalué la population de tout ce pays à 2.000.000 habitants évaluation qui parait néanmoins fort exagérée.

*Macédoine.* La Macédoine province montagneuse et fertile mais inculte dans beaucoup des contrées, et d'une population faible, est divisée en trois parties:

*Zamboli. Lavena,* et la *Thessalie. Salonique* ville commerçante de 6.000 âmes, est la capitale du premier (= Zamboli) et la résidence du Pacha; il y a sur le Mont Athos 22 couvents et 500 chapelles, cellules ou grottes habités par près de 4.000 moines ou ermites, dont Mr Male-Brun lui-même vante l'industrie et les occupations utiles.

*La Vena* n'offre rien de remarquable. *La Thessalie* passe pour le pays le plus agréable et le plus fertile de la Grèce. *Albanie.* L'Albanie divisée en haute et basse, est située le long du golfe de Venise . . . comprend l'ancienne Illyrie et l'Épire. Les habitants d'une race robuste et fière sont presque tous Mahometans quoique qu'ils ignorent la langue turque; ils exercent le métier du boucher dans toute la Turquie.

f. 344<sup>v</sup> Haller est d'opinion qu'il faut conserver l'esclavage si on devient maître de la Turquie d'Europe. Il écrit: «Il est peut-être préférable à cette liberté générale de quelques états modernes qui ne produit qu'un dessaisissement universel, multiplie le nombre des pauvres qui tombent forcément à la charge des riches, place les uns et les autres dans une position mutuellement hostile et finit par menacer la tranquillité des Empires» (!).

Quand à la Grèce Haller écrit:

f. 346<sup>v</sup> Mais dit-on encore les Turcs ne sont que campés en Europe; leur domination sur les Grecs est illégitime. Sur cela on peut d'abord observer que si aucune conquête opérée à la suite d'une guerre loyale, sanctionnée par des traités de paix, qui laissèrent aux vaincus la vie, les propriétés, la religion et les lois privées, reconnue enfin par toutes les Puissances n'est plus un légitime titre d'acquisition, si le vice de son origine ne peut plus être couvert ni par une possession paisible et non interrompue pendant plusieurs siècles, ni par l'obéissance volontaire des vaincus, ni par le silence et l'extinction des anciens maîtres ni enfin par le changement successif des choses et des rapports qui rendent le retablisement de l'ancien ordre impossible; alors toutes les Monarchies de l'Europe seront ébranlées» [sic! et sans commentaire].

TEXTES PUBLIÉS

*Le projet Polignac (1829)*<sup>1</sup>

Polignac ministre des Affaires Étrangères a essayé de modifier au profit de la France, la situation générale de l'Europe. Il a proposé de former un état chrétien —Provinces Centrales de la Turquie, Constantinople et Grèce— à la tête duquel on placerait le roi des Pays Bas [sic! en 1829].

J'en passe nombre d'autres projets des fonctionnaires européens du Levant.

En conclusion je trouve qu'il est temps de commencer à demystifier l'histoire et de voir la réalité en étudiant les sources. Pour les Balkans il faut dépouiller et étudier les sources des temps modernes XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Les Balkans composés des peuples numériquement faibles ils ont eu à affronter le cynisme de la «politique» des plus forts. Il est inutile d'insister sur le fait que cette «politique» n'était et n'est pas gouvernée et dictée que par le soucis du profit commercial, militaire ou politique que les Grandes Puissances essayent à s'en tirer, en sacrifiant sous la couverture de la protection des prêts (usuriers), des bonnes paroles et des «gouvernements de consolation», les petits peuples en Europe et dans le monde.

En appendice à cette section et pour dissiper l'impression fausse comme quoi il souffle un vent anti-européen et chauvin dans le présent travail, je cite quelques titres et quelques extraits des œuvres de philhellènes français. Je répète en insistant encore que les peuples de l'Europe furent toujours favorables aux Grecs, aux Serbes, aux Bulgares et les autres peuples Balkaniques; ils les ont aidé toutes les fois que ces peuples luttèrent pour leur indépendance.

Au contraire l'attitude des gouvernements européens de l'époque (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle) envers les mouvements révolutionnaires des Balkans, se dictant par leurs intérêts propres du moment, flottait tantôt pour tantôt contre. Il en résulte que l'attitude en question fut toujours complexe et contradictoire; cela vaut au même pied pour la France, la Russie, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, etc.

Voir:

Maxime Raybaud, *Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la Guerre de l'Indépendance accompagnés de plans topographiques*, par Mr M. R. ancien officier supérieur au corps de Philhellènes, et aide de camp

1. Voir: Alfred Stein, *Geschichte Europas seit den Verträgen 1815 (Congrès de Vienne) bis zum Frankfurter Frieden von 1871*, vol. I-II, Berlin 1895-1897.

du président du pouvoir exécutif du Gouvernement Grec; avec une Introduction historique par Alph. Rabbe. Paris 1824-1825, 2 vol. in 8°.

Benjamin Constant (1767-1830), *Appel au Nations Chrétiennes en faveur des Grecs*, rédigé par Mr B. C. et adopté par le Comité des Grecs de la Société de la Morale Chrétienne (16 pages), Paris 1825.

Louise Belloc<sup>1</sup>, *Bonaparte et les Grecs*, suivi d'un tableau de la Grèce par le Comte Pecchio<sup>2</sup>.

L'auteur dans son avant propos écrit: «Les deux sommités les plus brillantes du dix-neuvième siècle sont Bonaparte et les Grecs» et au chapitre X (p. 255) «Les Grecs ont dit plusieurs écrivains sentirent que le commerce les aiderait à se débarrasser des Turcs, et ils s'y livrèrent; ils avaient pensé qu'il leur faudrait une marine et ils s'occupèrent à se créer une marine».

A juste titre L. Belloc n'accepte pas cette opinion. En réalité les Grecs dès le début presque de l'occupation ottomane et précisément dès le XVI<sup>e</sup> siècle, étaient les maîtres des mers du Levant.

J'achève avec la réimpression de quelques pages de la conclusion dans le livre du jeune Français F. R. Schack<sup>3</sup> étudiant en droit à Paris, ancien Palicare du général en chef Colocotronis.

F. R. Schack, *Campagne d'un jeune français en Grèce, envoyé par M. le duc de Choiseul*. Paris, Firmin-Didot, 1827.

### Conclusion

p. 187 Après tous les généreux sacrifices pour son affranchissement de la part de tant d'honnêtes citoyens de la France et de l'Europe, la Grèce retombera-t-elle sous le joug de fer des Ottomans? Succombera-t-elle à la funeste

1. La bibliographie des publications relatives à la Grèce et aux Grecs durant les années 1821-1834 vient de paraître. Consulter: Loukia Droulia, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque 1821-1833, Répertoire bibliographique* (2085 publications), Athènes 1974 [Centre de Recherches Neo-Helléniques, no. 17].

2. Traduit de l'anglais par L. Belloc, *The New Monthly Magazine and Literary Journal*, 14 (1825), 291-320, 409-427.

3. Campagne d'un Jeune Français en Grèce, envoyé par M. le duc de Choiseul, F.-R. Schack, étudiant en droit à Paris, ancien palicare de général en chef Colocotroni. Otia te, Rufine, juvant, frustraque juvena Consumis florem patriis inglorius arvis? Claudien, carm. III, Ruf... Ces climats peuvent encore produire des actes de patriotisme et de vertus capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe... Comte De Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, *Voyage pittoresque de la Grèce, Discussion préliminaire*, (1778). Paris, Firmin Didot père et fils, libraires, rue Jacob, N° 24, 1827.

invasion des Arabes qui brûlent aujourd'hui ses villes et ravagent ses campagnes? Non; car la liberté est en ce moment devenue aussi nécessaire aux Grecs que l'air qu'ils respirent. Non; car il est une maxime aussi ancienne que la liberté c'est que depuis le gladiateur romain Spartacus jusqu'au chef des nègres Toussaint-Louverture, des esclaves en armes ne rentrent plus sous le joug de la servitude; ils triomphent ou disparaissent de la surface de la terre.

Les nobles descendants de Thrasybule et de Léonidas ont brisé pour jamais leurs chaînes, et ne s'arrêteront point dans leur révolution salutaire. La Grèce s'indigne d'avoir sommeillé si long-temps dans la servitude d'avoir vu son nom [p. 188] sacré traîné pendant quatre siècles dans la poussière et partout ses enfants font briller les flambeaux et les armes. Un peuple d'esclaves s'est changé tout-à-coup en un peuple de héros. Les cris de liberté, de haine aux tyrans, s'échappent de toutes les bouches. Une foule de beaux souvenirs de la Grèce antique électrise tous les esprits: ce sont les mânes outragées de Miltiade de Thémistocle et de tous les héros morts à Marathon, à Platée, à Salamine, qui crient vengeance contre les farouches enfants d'Ottoman; c'est Léonidas, avec ses trois cents compagnons, qui sort de Thermopyles pour haranguer les Hellènes; de toutes parts, c'est la terre de la civilisation profanée, ce sont les droits les plus saints outragés et violés, les femmes, les enfants égorgés par le cimenterre musulman, qui ont changé les riantes contrées de la Grèce en un vaste champ de bataille couvert de sang et de ruines.

Oui, la bonne cause triomphera, les Grecs seront vainqueurs, n'en doutons pas, parce que le peuple qui a juré de combattre pour sa liberté jusqu'à la dernière goutte de son sang, remporte toujours la victoire. L'arrêt terrible porté depuis long-temps contre l'empire des Ottomans, va s'accomplir enfin. Nous verrons s'écrouler sous sa propre masse, cet empire corrompu fondé sur le despotisme et la mollesse. En vain le cruel Mahmoud a mis en campagne ses hordes vagabondes d'Asie et d'Europe, les gorges du Péloponèse ont [p. 189] été leur tombeau; et c'est dans ces mêmes gorges que s'avancent, pour succomber aussi, ces Égyptiens qui se partagent déjà le territoire de la Grèce. . . .

Oui, l'empire du Croissant tombera comme tant d'autres empires élevés sur le despotisme; les Turcs seront chassés de l'Europe où ils n'ont apporté que la peste et les massacres et la race ignorante et féroce des Osmanlis refoulée dans les déserts de l'Asie, d'où elle n'eût dû jamais sortir. Le sanguinaire Mahmoud, errant en vagabond avec ses bandes dévastatrices, n'épuisera plus, au milieu des odalisques de son sérail, la coupe des voluptés. Il n'engloutira plus dans un repas tous les revenus de l'Archipel: le laboureur

du Péloponnèse moissonnera pour ses enfants; et les productions de son champ arrosé de ses sueurs, [p. 190] n'iront plus alimenter l'oisiveté et l'insolence du Musulman. Nous les verrons à leur tour, ces Barbares, défricher la terre sous le soleil brûlant des contrées qui les ont vomis parmi nous.

O vous, qui, à la face du monde, vous êtes unis par une sainte alliance; vous, souverains et potentats de l'Europe, pouviez-vous rester encore froids spectateurs de l'héroïsme malheureux d'une poignée d'hommes invincibles? Pouviez-vous contempler d'un œil sec tant de massacres, tant de scènes déchirantes qui affligent la Grèce depuis six années couverte de désolation et de deuil? Ne songiez-vous pas à mettre un frein à la férocité des sanguinaires adorateurs de Moloch, acharnés contre le religion du Dieu vivant? Ah! malheur, malheur à vous, si vous laissiez plus long-temps encore couler le sang chrétien qui crie vengeance au ciel. Oui, vous en répondriez un jour devant l'Éternel de cette politique inhumaine qui vous ferait trahir la plus juste des causes. . . .

p. 191 Mais autres temps, autres moeurs, direz-vous. Les croisades ne sont plus de saison dans le siècle de la philosophie et des lumières, et dès long-temps elles ont été couchées dans les annales des folies humaines. Mais si celles entreprises jadis pour la délivrance des saints lieux ont été la plupart honteuses pour l'humanité, scandaleuses pour la religion, ont quelquefois armé des chrétiens contre des chrétiens, se sont aigries par le fanatisme, se sont enflammées par la cupidité et ont fait de l'Orient un théâtre de crimes de carnage et de dévastation, il n'en serait pas de même de celle que des peuples civilisés entreprendraient aujourd'hui, pour arracher à la barbarie musulmane tout un peuple chrétien qui nous tend les bras, où l'enfance est livrée à l'apostasie, la vieillesse au massacre, et la pudeur à la prostitution. Elle serait sous les auspices de la philanthropie, de l'humanité, celle-là qui aurait pour but d'arrêter les honteuses saturnales de ses Mahométans féroces, qui se rassasient de sang et de débauche [f. 192] dans la patrie d'Aristide, qui outragent la pudeur, la religion, égorgent les ministres jusque dans le sanctuaire, renversent les autels, foulent aux pieds les images sacrées, emploient les calices aux plus licencieux festins, profanent les églises par des orgies et par des danses lascives, traînent les vieillards, les femmes et les enfants en esclavage, et livrent l'innocence des vierges à la brutalité du vice.

«Notre siècle, dit quelque part M. de Châteaubriant<sup>1</sup>, verra-t-il donc, sans indignation, des hordes de sauvages étouffer la civilisation renaissante dans le tombeau d'un peuple qui a civilisé la terre? La chrétienté lais-

1. Note sur la Grèce.

sera-t-elle tranquillement des Turcs égorger des chrétiens? Et la légitimité européenne souffrira-t-elle que l'on donne son nom sacré à une tyrannie qui aurait fait rougir Tibère?

Avec quelle joie, dit cet éloquent écrivain, notre belle France, qui a laissé tant de grands souvenirs en Orient, qui vit ses soldats régner en Égypte, à Jérusalem, à Constantinople, à Athènes; la France, fille aînée de la Grèce par le courage, le génie et les arts, contemplerait la liberté de ce malheureux pays, et se croiserait pieusement pour elle! Si la philanthropie élève la voix en faveur de l'humanité; si le monde savant, comme le monde politique, aspire à voir renaître la mère des sciences et des lois, la religion demande aussi ses autels [p. 193] dans la cité où saint Paul prêcha le Dieu inconnu.

Quel honneur pour la restauration d'attacher son époque à celle de l'affranchissement de la patrie de tant de grands hommes! qu'il serait beau de voir les fils de saint Louis, à peine rétablis sur leur trône, devenir à la fois les libérateurs des rois et des peuples opprimés! . . .

Nous, simples particuliers, dit ce noble pair, redoublons de zèle pour le sort des Grecs; protestons en leur faveur à la face du monde; combattons pour eux; recueillons dans nos foyers leurs enfants exilés, après avoir trouvé l'hospitalité dans leurs ruines.

En attendant des jours plus prospères, que cette généreuse et brillante jeunesse continue à lever un tribut sur ses plaisirs pour secourir le malheur. On sait ce qu'elle vaut, cette jeunesse française! Que ne pourrait-on point faire avec elle, en lui parlant son langage, en la dirigeant sans l'arrêter sur le penchant de son génie; toujours prête à se sacrifier, toujours prête à faire dire à quelque nouveau Périclès: *L'année a perdu son printemps*».

Malgré les résolutions immuables d'une politique inhumaine, la Grèce marche à grands pas à sa liberté. Les montagnes du Péloponèse et les eaux de l'Archipel sont tous les jours témoins des succès que ses enfants remportent sur les Barbares. La Hellade tout entière est entrée dans la cuve [p. 194] de de Médée: il a fallu la *hacher* pour l'y abattre; mais elle en sortira toute jeune et toute vigoureuse; elle y puisera un sang nouveau, et déjà on la voit s'agiter aujourd'hui dans les langes de son enfance robuste et toute nouvelle, et contempler avec dédain les lambeaux de sa vieillesse passée.

Le joug de la servitude a pesé trop long-temps sur les nations avilies. Nous avons vu de nos temps le monde matériel bouleversé pendant trente années entières. Il semble à présent que ce soit au tour du monde spirituel, et qu'une nouvelle ère a commencé pour les esprits comme pour les peuples. Il est temps que la liberté renaisse, et fasse de nouveau félicité. L'ancienne Grèce fut le berceau de la liberté, et c'est du sein de cette liberté que jaillirent bientôt ces vifs rayons de lumière qui ont éclairé le monde. La liberté éclairera

de nouveau les lieux qui la virent naître, et fera l'éternelle félicité des nobles descendants d'Aristide et de Léonidas.

A l'entrée du quinzième siècle, la Grèce et l'Amérique, courbées sous le joug du servage, se montrent aujourd'hui victorieuses devant leurs tyrans honteux et confondus. L'immense hémisphère du Nouveau-Monde n'était peuplé, il y a quelques siècles, que par des sauvages et des peuples à demi civilisés, qui, sous la rouille qui les couvrait, étaient plus barbares que les sauvages mêmes. Dans moins d'un demi-siècle, la situation de ces vastes contrées a été changée; le [p. 195] nom sacré de la liberté a retenti des rives de la baie d'Hudson jusqu'à l'isthme de Panama, de là sur les hauteurs de Cimboraço, et de là, enfin jusqu'à la terre de Feu et aux plages magellaniques. A ce nom sacré, des nations entières sont sorties de la barbarie; les fers portés en ces lieux par d'avidés Européens ont été brisés; le talisman de la superstition a été brisé pour jamais; la voix de la religion, qui n'est que la philosophie, a fait connaître à l'homme sa force, sa dignité, sa grandeur, en lui faisant connaître ses droits. L'Europe entière gémissait encore sous le pouvoir absolu, lorsque quelques colonies anglaises secouent le fardeau pesant de la servitude, que leur imposait une métropole dure et marâtre, loin d'être une mère douce et protectrice. Les efforts généreux de ces colons indignés excitent un vif enthousiasme dans toutes les ames; les guerriers français, ayant à leur tête la Fayette, qu'enflammait un patriotisme héréditaire, s'arrachent aux plaisirs, aux voluptés, à la corruption des cours franchissent les mers; combattent pour la liberté sur des plages étrangères, triomphent, et la superbe Angleterre est vaincue pour la première fois depuis des siècles, et ces vaillants capitaines partagent avec Washington l'aurole de gloire qui éternise la mémoire des libérateurs de ces régions fortunées.

Les États-Unis se constituent en république, qui servira éternellement de modèle [p. 196] aux autres gouvernements; les droits et les devoirs de l'homme sont fixés; les lois sont l'ouvrage de tous, et tous y obéissent avec joie, parce qu'elles ne reconnaissent ni privilégiés ni castes, et admettent la liberté des cultes; chacun entonne à l'Éternel l'hymne que lui a dicté son coeur; sur cette terre, vierge encore, règne la morale la plus pure, unique ouvrage de la tolérance. Là, non-seulement le corps est libre, mais encore la pensée. On n'y connaît pas deux classes d'hommes, dont l'une est née pour l'insolence et l'autre pour la bassesse, l'une pour la tyrannie, l'autre pour la servitude . . .

Toutes les nations européennes, même celles sur lesquelles le joug de la servitude s'appesantit davantage, favorisent les nobles efforts de la Grèce la secondent par des sacrifices généreux, et des [p. 197] rois même, des poten-

tats, sont entraînés par le torrent de l'exemple. Nous avons vu des rois, des reines de Prusse, des souverains de Bavière, des princes d'Allemagne et des princes français même, sous les yeux d'un gouvernement allié des pirates barbaresques de Tunis, d'Alger et du pacha d'Égypte; des Helvétiques, défenseurs de leur liberté et amis de celle des autres; des citoyens de Genève, patrie de tant d'hommes illustres, voler à l'envi au secours de ce peuple généreux et héroïque, livré à la barbarie ottomane par tous les gouvernements européens.

Nous avons vu le clergé de Suisse, d'Angleterre et d'Allemagne, partager l'enthousiasme universel pour le courage, la valeur et la sainte intrépidité de cette poignée d'hommes indomptables qui luttent, depuis six années, contre une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; ces dignes ministres de l'Éternel, qui ne connaissent que deux choses, honorer Dieu et faire du bien aux hommes, ont recueilli dans les temples du Seigneur, l'aumône précieuse pour les chrétiens d'Orient, trop oubliés par le clergé de la cour de Rome.

Nous avons vu aussi le spectacle touchant de dames honorables de toutes les cités de l'Europe, qui, dans des concerts brillants, n'ont pas rougi de consacrer en public leur voix mélodieuse à l'infortune, et ont fait connaître des talents, que, sans les circonstances, l'avenir ne nous eût peut-être jamais révélés. Nous avons vu les artistes consacrer leurs [p. 198] travaux et leurs veilles à cette cause sacrée; nous avons vu tous les amis des sciences, des lettres, de la vraie philosophie, déposer à l'envie leurs offrandes.

Enfin, nous avons vu se former, au sein de la capitale, une société unique dans son genre, l'honneur de notre nation, composée des personnages les plus illustres de la France, aussi distingués par leur philanthropie, leur amour de l'humanité, que par leur naissance et les dignités éminentes dont ils sont revêtus. Cette société immortelle est devenue le point central, le foyer où aboutissent tous les actes de bienfaisance, le canal par lequel se transmettent aux Grecs tous les bienfaits de l'Europe, en dépit des amis du privilège et du pouvoir absolu, des sectaires inhumains et d'une politique atroce qui frémit au seul nom de liberté et d'indépendance, et qui traite de rebelles des hommes généreux qui veulent reconquérir une liberté qui leur a été ravie par la force et la violence.

Nous ne pouvons mieux finir, pour conjurer l'humanité au salut de la Grèce, et pour confondre ses ennemis, qu'en nous écriant avec M. le duc de Choiseul, dans un discours remarquable prononcé à la chambre des Pairs: «De toutes parts l'anathème est lancé contre les oppresseurs, contre les ennemis des Grecs, contre ceux qui vont donner des armes et des sciences militaires aux ennemis de la croix, contre ceux qui [p. 199] ne savent secourir

ni la valeur, ni l'infortune; de toutes parts, et gloire en soit rendue à ces rois, à ces peuples, et à vous tous, généreux Français, les dons, les vœux, les offres en tous genres arrivent en faveur de nos frères d'Orient; l'Europe (et la France en a donné l'exemple) renouvelle une nouvelle croisade de bienfaits et de générosité . . .».

Oui, n'en doutons pas, à l'aspect de tout un peuple en armes que nous avons vu couvrir ses campagnes, la Grèce sortira triomphante de sa noble lutte; elle effacera l'injure de son territoire; elle lavera la honte de quatre cents ans d'esclavage; et ces belles régions, placées sous le plus [p. 200] beau ciel qui soit au monde, coupées par des canaux et par des golfes profonds que forme de toutes parts la mer qui les environne, créés par la nature comme pour entretenir les communications et l'abondance, qui ne demandent à être fécondées que par une culture légère, verront bientôt de riches moissons couvrir leurs campagnes ravagées. De toutes les parties de la terre, on accourra un jour admirer encore le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, les forges de Lemnos et les troupeaux d'Arcadie. Il sera beau de voir la ville de Minerve sortir de ses ruines, reconquérir son antique renommée, et rétablir son académie, où de toutes les parties de l'Europe une jeunesse studieuse ira approfondir la langue harmonieuse d'Homère; dépositaire des plus nobles créations de l'esprit humain, et qui fut la langue du génie, parce qu'elle fut celle de la liberté, tandis que les jeunes artistes de la Grèce accourront admirer et étudier dans nos savantes capitales les immortels chefs-d'œuvre deux fois conquis à vingt siècles d'intervalle.

Le Grec, favorisé du plus heureux climat, placé sous un ciel favorable, entouré des lumières et des connaissances de l'Europe, doué d'un esprit ardent et propre à l'invention, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle d'une nature merveilleuse, enchanteuse, soit par ses charmes, soit par ses horreurs, des fleuves rapides nourriciers, [p. 201] de beaux ombrages, des cascades sans cesse jaillissantes, des montagnes escarpées d'antiques forêts, des vallées riantes, à l'aspect de ces objets chéris, verra toujours son âme s'enflammer, son imagination s'agrandir, et entretiendra naturellement dans son cœur le flambeau de la liberté créatrice des grands hommes souveraine des grands peuples.

Quel que soit le résultat de leur noble lutte, vainqueurs ou vaincus, les Grecs seront satisfaits; vainqueurs, ils le seront parce qu'ils auront assuré leur indépendance; vaincus, ils le seront encore, parce que, ne voulant plus retomber sous le joug du servage et résolus à mourir, ils s'enseveliront avec la liberté expirante sous les débris de leur patrie en cendres, et ne laisseront

à leurs farouches oppresseurs d'autre domination que celle des cadavres et des ruines.

Mais ce peuple héroïque ne succombera point cette lutte glorieuse; toutes les nations libres aujourd'hui sont une preuve éclatante de la vérité de cette assertion; elles ont voulu être libres, elles le sont: les Grecs préfèrent la mort à l'esclavage; les Grecs seront vainqueurs; les oppresseurs des nations succomberont à leur tour, et la Providence sera justifiée.

Mais enfin la politique a cessé d'être sourde à la voix de l'humanité. Les trois premières puissances de l'Europe, cédant à l'impulsion de leurs peuples, qui se sont acquittés d'une dette sacrée [p. 202] envers la civilisation, sortent d'une cruelle indifférence. Un traité a été conclu en Angleterre pour la pacification de la Grèce, le 6 juillet dernier, entre les cabinets de Londres, de Paris et de St. Pétersbourg. Puissent les rois ne pas intervenir trop tard! le temps presse d'arriver au secours d'un peuple chrétien qui se meurt. Il y a long-temps qu'une simple note diplomatique eût arrêté l'effusion du sang a dit un ancien ministre cher à la France<sup>1</sup>: «Et ce sont là, dit le noble pair, de ces notes diplomatiques qu'on aimerait à signer «de son sang.»

L'Europe gagnerait à voir s'élever un nouvel état au sein de la Grèce. En l'établissant d'un commun accord les puissances ne rompront point cet équilibre qu'une politique prudente cherche à conserver. Elles formeront une colonie ouverte à plusieurs peuples qui viendront s'y réunir pour l'échange des productions de vingt climats divers. De nouveaux débouchés s'ouvriront aux provinces méridionales de la Russie; leurs productions descendront dans la mer Noire, et, passant dans le Bosphore, viendront se répandre dans la Méditerranée; le commerce de la mer Caspienne n'en sera que favorisé, et ces fourrures précieuses richesses des climats glacés du pôle, se répandront jusqu'au fond de la Perse.

La France, qui jouit d'une grande prépondérance dans la Méditerranée, obtiendra aussi une foule de nouveaux débouchés pour ses riches manufactures. Par cette voie, elle tirera plus facilement les productions du nord et ces bois de construction abattus dans les forêts de la Pologne,

L'Angleterre, qui a établi une échelle de garnisons maritimes depuis Corcyre jusques à Ceylan, procurera à ses possessions de la Méditerranée, telles que les îles Ioniennes, Malte, les avantages que fournirait au commerce un état nouveau trop faible pour agir, et trop ignorant encore pour en accaparer tous les fruits . . .

1. Le vicomte de Chateaubriand.

Je finirai avec une anecdote de Mavrocordato relaté par Giuseppe Pecchio envoyé de l'Angleterre en Grèce en 1825.

Pecchio était accompagné par le général Français Roche qui a dit à Mavrocordato à Calamata: «on parle plus à Paris des affaires de la Grèce, que dans la Grèce même; et qu'à Paris on parle comme des amans parlent sans cesse de ce qu'il aiment». Mavrocordato lui a répondu: «il est malheureux que jusqu'à présent votre amour ait été tout platonique»<sup>1</sup>.

1. L. Belloc, *loc. cit.*, pp. 314-315.